

A. LANGLOIS

# HARIVANSA

ou

HISTOIRE

DE LA FAMILLE DE HARI



*TOME PREMIER*  
(HARIPARVAN)

## 4ème Thème - Lectures 35 à 50

### Naissance et avatars de Vichnou. Combat de Târaca. Vichnou et Brahmâ.

#### TRENTE-CINQUIÈME LECTURE.

#### FAMILLE ET NAISSANCE DE CRICHNA.

Vêsampâyana dit :

Vasoudéva eut quatorze épouses : Rohinî de la famille de Pourou, l'illustre Madirâ, Vêsâkhî, Bhadrâ, Sounâmnî, Sahadévâ, Sântidévâ, Srîdévâ, Dévarakchitâ, Vricadévî, Oupadévî, Dévakî, Soutanou et Badavâ : ces deux dernières étaient esclaves.

Rohinî était, comme nous l'avons dit, de la famille de Pourou, et fille de Bâhlîca<sup>1</sup> ; c'était la première épouse de Vasoudéva et la plus chérie. Elle eut dix enfants : Râma son aîné, Sârana, Satha, Dourdama, Damana, Soubhra, Pindâraca, Sousînara, la belle Tchitrâ et Coumârî. O fils de Courou, Tchitrâ porta plus tard le nom de Soubhadrâ.

De Vasoudéva et de Dévakî on vit naître le glorieux Crichna, surnommé Sôri (ou petit-ils de Soûra). Râma eut de Révatî un fils chéri, nommé Nisatha.

Soubhadrâ, unie à Ardjouna, surnommé Rathîpârtha, mit au jour Abhimanyou.

(D'Acroûra et de la fille du roi de Câsi, naquit Satyakétou<sup>2</sup>.)

Sept des nobles épouses de Vasoudéva<sup>3</sup> eurent des enfants qui comptèrent parmi les héros : c'est ainsi que Sântidévâ fut mère de Bhodja et de Vidjaya ; Sounâmnî, de Vricadéva et de Gada ; et Vricadévî, d'Agâvaha<sup>4</sup>.

Une fille du roi de Trigartta<sup>5</sup> épousa Sisirâyana, et donna le jour à un fils nommé Gârgya, qui, outré d'une parole injurieuse qu'on lui avait adressée<sup>6</sup>, obtint, au bout de douze années de pénitence, qu'il serait le père d'un héros pareil au dieu Scanda et rival de Crichna lui-même. Gârgya choisit pour femme une jeune bergère. Or, cette bergère était une Apsarâ qui avait pris ce déguisement : par la volonté du dieu qui porte pour arme le trident<sup>7</sup>, elle conçut de Gârgya un fils qui se nomma Câlayavana, et qui devint un roi très-puissant. Des chevaux qui avaient la tête et la moitié du corps d'un taureau, le traînaient

<sup>1</sup> Je trouve ce mot écrit Bâhlîca ou Bâhlîca. Râma, fils de Rohinî, est le même que Balarâma, ou Baladéva

<sup>2</sup> Ce passage n'est pas ici à sa place. Il semblerait devoir appartenir à la lecture précédente.

<sup>3</sup> Ce sont les sept épouses, filles de Dévaca, dont il sera question dans la ≈≈◊ïï° lecture.

<sup>4</sup> Ce passage me présente le verbe तर्त् dans le sens actif et neutre. C'est un fait dont je ne parlerai plus.

<sup>5</sup> Le *Trigartta* est placé au nord-ouest de l'Inde. M. Wilson pense que ce peut être le pays appelé aussi *Djâlandhara*, qui formait une partie du Lahore, ou bien le Bâhlîca, qui était le pays de Balkh.

<sup>6</sup> Les compagnons de Crichna lui avaient reproché en terme déshonnêtes son défaut de postérité. Nous verrons dans la suite cette histoire traitée avec plus de détail.

<sup>7</sup> Telle est l'arme ordinaire du dieu Siva, surnommé pour cette raison *Trisoûlin*.

dans les combats. Il avait été élevé dans le gynécée d'un prince Yavana qui n'avait point d'enfants : de là son nom de Câlâ-yavana<sup>8</sup>.

Quand il eut succédé au roi (son père adoptif), il rassembla les Kchatriyas. Le divin Nârada avertit les Vrichnis et les Andhacas des préparatifs qu'on faisait pour les subjuguier par la force des armes. En effet, Câlâyavana marcha contre Mathourâ et envoya un héraut à ses ennemis. Ceux-ci, se présentant devant le sage Crichna, délibérèrent ensemble sur les craintes que leur inspirait l'Yavana. Trouvant qu'ils n'étaient pas en état de lui résister, et cédant à la terreur que leur inspirait l'oracle de Siva, ils résolurent de se retirer et d'abandonner la belle ville de Mathourâ, pour aller se fixer à Dwâravatî, dans le pays de Cousasthalî<sup>9</sup>.

L'homme instruit qui, purifiant son corps et domptant tous ses sens, dans les jours de fête<sup>10</sup>, fait la lecture de cette naissance de Crichna, sera libre de toute dette et jouira d'une fortune prospère.

## TRENTE-SIXIÈME LECTURE.

### FAMILLE DE DJYÂMAGHA.

Vêsampâyana dit :

Crochtou eut encore un fils célèbre nommé Vridjinîvân. Celui-ci donna le jour à Swâhi, fameux par les offrandes<sup>1</sup> dont il honorait les dieux. Swâhi engendra Ousadgou<sup>2</sup>, qui se fit remarquer par son éloquence et sa piété dans les sacrifices, lesquels sous son règne furent nombreux et solennels, et accompagnés des plus riches présents. Ousadgou désirait un fils qui lui fit honneur par ses hautes qualités ; et le ciel lui donna Tchitraratha, illustre par ses exploits.

Tchitraratha fut le père d'un prince guerrier, pieux et libéral, de Sasavindou, qui obtint le rang élevé de Râdjarchi, et eut pour fils Prithousravas, dont la gloire s'étendit au loin. Les savants, instruits dans les Pourânas, célébrèrent le siècle de Prithousravas. Souyadjna lui dut la naissance : celui-ci donna le jour à Ouchan, uniquement occupé du soin des sacrifices ; Ouchan à Sinéyou, terreur et fléau de ses ennemis ; Sinéyou, à Maroutta le Râdjarchi ; et Maroutta, à Cambalavarhicha qui fut son fils aîné.

Celui-ci, par sa piété et sa justice, acquit de grands mérites, dont la colère lui fit perdre le fruit. Il désira un fils, qui lui fut accordé : ce fils se nomma Sataprasoûti<sup>3</sup>, et fut père de Roukmacavatcha. Ce prince tua sur le champ de bataille, de ses flèches aiguës, cent ennemis couverts de leurs armures et armés de leurs arcs, et s'empara d'un riche butin. Il eut pour fils Parâdjit, sous les coups duquel succombèrent de nobles héros.

---

<sup>8</sup> Mot composé de *Cala*, qui est le dieu du temps ou de la mort, et d'*Yavana*, nom général donné par les Indiens aux peuples de l'Occident.

<sup>9</sup> C'est le pays de Cutch, au fond du golfe de Cambaye. Dwâravatî devait être dans une petite île de la partie septentrionale de la côte de Malabar.

<sup>10</sup> J'ai traduit ainsi d'une manière générale le mot पर्वन् qui désigne certains jours du mois lunaire dans lesquels on fait des sacrifices.

<sup>1</sup> Littéralement *swâhâ*, qui était une exclamation employée au moment des sacrifices, quand on jetait l'offrande dans le feu. On en avait fait le nom d'une déesse, épouse du dieu Agni.

<sup>2</sup> Autrement Rousadgou.

<sup>3</sup> Autrement appelé *Sataprasavan*.

Parâdjit fut le père de cinq guerriers forts et invincibles, Roukméyou, Prithouroukma, Djyâmagha, Pâlita et Hari. Il donna en adoption ces deux derniers à deux princes du pays de Vidéha<sup>4</sup>. Roukméyou fut roi, et Prithouroukma lui prêta son secours. Ils chassèrent du royaume Djyâmagha, qui se retira dans un ermitage. Il vécut quelque temps paisible habitant de la forêt, et disciple des Brahmanes ; ensuite, prenant son arc, déployant son drapeau, il monta sur son char de guerre, et se dirigea vers un autre pays. Il conquiert, seul, sur les rives de la Narmadâ, la ville de Moûrticâvatî, et soumit à ses lois le mont Rikchavân qui forme une partie de la chaîne appelée Souktimatî<sup>5</sup>.

Djyâmagha avait pour épouse une femme forte et pieuse, nommée Sêvyâ. Il était privé d'enfants, et cependant ne songeait point à former d'autres noeuds. Dans un de ces combats dont il sortit vainqueur, il fit prisonnière une jeune fille, qu'il présenta avec quelque embarras à sa femme en lui disant : « Voilà ta bru ! » La jeune fille, en l'entendant, dit aussi : « Voilà votre bru ! » L'excellent roi Djyâmagha reprit la parole : « O reine, le fils qui naîtra de toi, sera l'époux de Djâtabhî<sup>6</sup> ». Celle-ci se livra donc à une pénitence sévère, et enfin l'illustre Sêvyâ, humble et pieuse, obtint un fils qui se nomma Vidarbha. Ce prince épousa celle que le roi son père avait appelée sa belle-fille, et il la rendit mère de deux héros sages et habiles dans l'art des batailles, Cratha et Kêsica. (Vidarbha eut un troisième fils<sup>7</sup>, distingué surtout par sa justice, et nommé Lomapâda. De Lomapâda naquit Babhrou ; de Babhrou, Ahlâdi ; d'Âhlâdi, le sage et pieux Kêsica ; de Kêsica, Tchédi, qui donna son nom aux princes Tchêdyas.)

De Vidarbha naquit encore un fils appelé Bhîma<sup>8</sup>. Bhîma fut le père de Counti ; Counti, de Dhrichta, prince superbe et terrible dans les combats ; et Dhrichta, de trois héros distingués par leurs hautes vertus et nommés Âvanta, Dasârha et Vichahara. Dasârha donna le jour à Vyoman ; Vyoman, à Djîmoûta ; Djîmoûta, à Vrihati ; Vrihati, à Bhîmaratha ; Bhîmaratha, à Nararatha ; Nararatha, à Dasaratha ; Dasaratha, à Sacouni ; Sacouni, à Carambha ; Carambha, à Védarâta ; Védarâta, à Dévakchatra ; Dévakchatra, à l'illustre Madhou, prince d'une éloquence douce et facile, pareil aux dieux, orgueil de son père, et chef de la famille des Madhous. O fils de Courou, de ce roi et de Bhadravati<sup>9</sup>, princesse de la maison de Vidarbha, naquit le grand Pouroudwân<sup>10</sup> ; celui-ci eut pour épouse Ekchwâki<sup>11</sup>, et, ami de la vérité<sup>12</sup>, il la rendit mère de Sâtwata, qui fut le chef de la race illustre et vertueuse des Satwas.

Celui qui apprend l'histoire de la famille du grand Djyâmagha, obtient un grand bonheur et de nombreux enfants.

---

<sup>4</sup> Le Vidéha formait une partie de la province de Bahar, aujourd'hui le Tirhut. C'était la même contrée que celle de Mithilâ, au nord-ouest du Bengale. Dans cette contrée a régné le fameux Djanaca, qui a donné son nom à Djanacapura, dont Buchanan retrouve les ruines dans Janickpour.

<sup>5</sup> C'est une des sept chaînes de montagnes qui traversent l'Inde. Wilford (Rech. asiat. t. XIV) dit que le Rikcha est la partie orientale du Vindhya, s'étendant du golfe de Bengale à la source de la Narmadâ.

<sup>6</sup> Le manuscrit bengali lui donne le nom d'*Oupadânâvî*.

<sup>7</sup> Ce passage, que je crois extrait du Bhâgavata-pourâna, ne se trouve que sur le manuscrit dévanâgari de Paris.

<sup>8</sup> Il paraît que Bhîma est plutôt le petit-fils de Vidarbha et le fils de Cratha.

<sup>9</sup> Le manuscrit de M. Tod appelle cette princesse *Indravati*.

<sup>10</sup> Le manuscrit dévanâgari de Paris intercale entre Madhou et Pouroudwân un prince nommé *Maroughasa*.

<sup>11</sup> Le manuscrit de M. Tod l'appelle *Ikchwâki*.

<sup>12</sup> L'auteur donne la raison du nom que porta le fils de Madhou ; car le mot *satwa* dont est formé *Sâtwata*, veut dire *vérité, vertu*. Ce passage est un peu obscur, et les manuscrits ne sont pas d'accord.

## TRENTE-SEPTIÈME LECTURE.

### HISTOIRE DE LA FAMILLE DE COUCOURA.

Vêsampâyana dit :

Côsalyâ donna au vertueux Sâtwata plusieurs fils : Bhadjin, le divin Bhadjamâna, le roi Dêvâvridha, le puissant Andhaca, et Vrichni, orgueil de la maison d'Yadou. Ils formèrent quatre familles, sur lesquelles je vais te donner des détails.

Bhadjamâna eut deux femmes du nom de Srindjayâ, qui avaient le rang, l'une de première, l'autre de seconde épouse<sup>1</sup>. Elles lui donnèrent plusieurs enfants : de la première naquirent Crimi, Cramana, Dhrichta, Soûra et Pourandjaya ; et de la seconde, Ayoutâdjit, Sahasrâdjit, Satadjit et Dâsaca.

Le roi Dêvâvridha fit des sacrifices et embrassa les rigueurs de la pénitence pour obtenir un fils doué de toutes les vertus. Plongé dans ses pensées pieuses, il faisait des libations de l'eau de la Parnâsâ<sup>2</sup>. En le voyant occupé de cette oeuvre religieuse, la nymphe de la rivière conçut pour ce prince un tendre sentiment. Pensant au moyen de combler les voeux de Dêvâvridha, elle se dit à elle-même : « Il n'a pas encore vu la femme qui doit lui donner un fils tel qu'il le souhaite. Il faut que je prenne une forme humaine et que je devienne son épouse ». Elle dit, et en même temps elle apparut sous l'extérieur d'une vierge brillante de beauté. Elle fixa le choix du prince et devint reine. Noble et généreuse princesse, elle conçut et mit au monde, au bout de dix mois, un fils plein de force et de vertu, qui s'appela Babhrou, et qui fut l'honneur de sa race, comme le disent les hommes instruits dans les Pourânas ; car en célébrant les qualités du grand Dêvâvridha, ils s'écrient : « Admirables tous deux et de loin et de près, Babhrou s'éleva au premier rang parmi les mortels, et Dêvâvridha s'égala aux dieux ». Sous les coups de Babhrou, successeur de Dêvâvridha, soixante et treize mille<sup>3</sup> héros perdirent la vie. Ce fut un prince aimant la pompe des sacrifices, généreux, prudent, attaché à la science sacrée, ferme dans les combats, habile à conduire un char de guerre, glorieux et puissant parmi les descendants de Sâtwata. Sa postérité fut nombreuse, et composée des Bhodjas, surnommés Mârticâvatas. Andhaca épousa la fille de Câsya ; il en eut quatre fils, Coucoura, Bhadjamâna, Sama et Cambalavarhicha.

Coucoura donna le jour à Dhrichtnou ; Dhrichtnou, à Capotaroman ; Capotaroman, à Têttiri ; Têttiri, à Pounarvasou ; et Pounarvasou, à Abhidjit. Abhidjit eut deux enfants très-fameux, Ahouca et Ahoukî.

---

<sup>1</sup> Le texte porte les deux mots वाह्यका et उपवाह्यका que j'ai cru pouvoir rendre par l'idée qu'exprime ma traduction. Le verbe वह् a le même sens que le mot latin *ducere* ; et de ce verbe on dérive वह् qui veut dire *femme*, et ऊढा, qui signifie *épousée*. Je ne crois pas que ces deux mots se trouvent dans les lois de Manou.

<sup>2</sup> Wilford (Rech. asiat. t. XIV, p. 396) dit que Parnâsâ est un nom de la Tâmasâ, rivière qui se jette dans le Gange, au-dessus de la ville de Mirzapour.

<sup>3</sup> Je crois n'avoir point ici commis d'erreur dans mon addition. En général la manière d'énoncer les nombres sanscrits est assez obscure ; voici le vers tout entier : षष्टिश्च षट्च पुरुशाः सहस्राणि च सप्तच, mot à mot, *sexagintaque sexque heroes milliaque septemque*.

C'est d'Ahouca que les poètes disent dans leurs vers : « Que ce grand prince marche le premier, pareil au soleil, accompagné d'un cortège d'officiers habillés de blanc, chargé d'un bouclier que recouvrent quatre-vingts cuirs d'animaux<sup>4</sup>. Pour marcher avant Bhodja<sup>5</sup>, il faudrait avoir plus d'enfants que lui, il faudrait être plus libéral, entouré de plus de cent mille combattants<sup>6</sup>, plus renommé par des oeuvres pieuses et la magnificence des sacrifices. Bhodja possède dans l'orient dix mille éléphants armés en guerre, ornés de drapeaux, formant des attelages superbes, dix mille chars retentissants comme le bruit du tonnerre, vingt et un mille cakchâs<sup>7</sup> d'or et d'argent ; il en possède autant dans le nord. Près de lui sont d'autres Bhodjas, qui protègent au loin la terre, et ornés de riches ceintures que garnissent de bruyantes clochettes ».

Les Andhacas donnèrent Ahoukî sa soeur aux Avantis.

Ahouca eut de Câsyâ deux fils, pareils à deux immortels : Dévaca et Ougraséna. De Dévaca naquirent quatre fils, semblables à des dieux : Dévavân, Oupadéva, Soudéva et Dévarakchita ; et sept filles qu'il donna à Vasoudéva : Dévakî, Sântidévâ, Srîdévâ<sup>8</sup>, Dévarakchitâ, Vricadévî, Oupadévî et Sounâmnî.

Ougraséna fut père de neuf enfants, dont Cansa était l'aîné. Les autres se nommaient Nyagrodha, Sounâman, Canca, Sancou, Sambhoûchana, Râchtrapâla, Soudhanou et le vénérable Anâdhricti. Ils eurent cinq soeurs, Cansâ, Cansavatî, Soutanou, Râchtrapâlî et la belle Cancâ.

Ougraséna et ses enfants sont renommés comme descendants de Coucoura.

Celui qui garde en son esprit l'histoire de ces illustres Coucouras, obtient une nombreuse postérité.

## TRENTE-HUITIÈME LECTURE.

### FAUSSE ACCUSATION PORTÉE CONTRE CRICHNA.

Vêsampâyana dit :

Bhadjamâna eut pour fils Vidoûratha, fameux par ses chars de guerre. Vidoûratha fut le père de Soûra, connu aussi sous le nom de Râdjâdhidéva. Celui-ci donna le jour à des fils renommés surtout par leur vaillance, aux courageux Datta et Atidatta, et à leurs frères, Sonâswa, Swétavâhana, Samin, Dandasarman, Dattasatrou et Satroudjit. Il eut aussi deux filles, Sravanâ et Sravichthâ.

---

<sup>4</sup> Ainsi dit le texte : अशीतिचर्मणायुक्तः. L'exagération poétique est ici bien forte, et cependant elle rappelle ce que les Grecs disaient aussi de leur Ajax, *dominus clypei septemplexis*.

<sup>5</sup> J'ai déjà fait remarquer que ce mot est ou un nom de famille, ou une expression générale qui remplace le mot *roi*.

<sup>6</sup> J'ai pris sur moi de corriger ici mon texte, et de lire नासहस्रशतायुधः, au lieu de आयुषः, leçon que portent les deux manuscrits dévanâgaris. Le bengali donne आयुशः. Mon habile et savant maître, M. de Chézy, croyait que आयुषः pouvait bien être considéré comme un adjectif au nominatif singulier ; mais comme sa mort, malheureusement trop prématurée pour la science, m'a empêché de lui soumettre de nouveau ce passage, j'ai mieux aimé hasarder ma correction. Les deux leçons peuvent jusqu'à un certain point être ramenées à une même idée, *centum millia habens telorum*, ou bien *vitatum (liominum)*.

<sup>7</sup> La *cakchâ* est une mesure de poids dont se servent les joailliers. On la nomme aussi *goundjâ* et *rakticâ* (retti). Voy. ces mots dans le Dictionnaire de M. Wilson.

<sup>8</sup> Le manuscrit bengali la nomme Sandévâ, et le manuscrit de M. Tod, Soudévâ

De Samin naquit Pratikchatra ; de Pratikchatra, Swayambhodja ; et de Swayambhodja, Hridica. Tous les enfants de celui-ci devinrent puissants et redoutables : l'aîné fut Critavarman, le second Satadhanwan ; les autres, Dêvânta, Narânta, Bhichadj, Vêtarana, Soudânta, Abhidânta, Câmada et Câmadambhaca.

Devânta eut pour fils le sage Cambalavarhicha. Celui-ci fut le père de deux enfants, Asamôdjâs et Nâsamôdjâs. Asamôdjâs n'avait point d'enfants : son père lui fit adopter Soudechna, Soutchârrou et Crichna, tous trois Andhacas.

On comprend sous le nom d'Andhacas ceux que je viens de te citer, et beaucoup d'autres encore. Conserver le souvenir de l'histoire de toute cette race des Andhacas, c'est, n'en doute pas, s'assurer à soi-même l'avantage d'une nombreuse famille<sup>1</sup>.

Nous avons vu que Crochtou avait eu deux épouses, Gândhârî et Mâdrî. Gândhârî avait enfanté le vaillant Anamitra ; et Mâdrî, Youdhâdjita et Dêvamîdhoucha.

Anamitra fut un prince invincible et redoutable pour ses ennemis. Il eut pour fils Nighna. Celui-ci donna le jour à deux guerriers toujours vainqueurs, Praséna et Satrâdjît. Praséna, se trouvant à Dwâravatî, obtint de Soûrya<sup>2</sup> une pierre précieuse d'une qualité divine, et nommée Syamantaca. Satrâdjît était un ami intime de ce dieu. Un matin, au moment où la nuit se retirait, cet illustre prince, montant sur son char, se rendit sur les bords d'un lac pour y faire ses ablutions et rendre ses hommages au soleil. C'est alors que Vivaswân lui apparut : le dieu au disque brillant avait une forme que les sens ne pouvaient supporter. Le prince lui dit : « Roi des astres, je te vois en ce moment, comme tu te montres toujours dans le ciel, orné d'un disque resplendissant : tu daignes me visiter en ami, et quelle différence de toi à moi ! » Le dieu, en l'entendant, détacha de sa poitrine la pierre Syamantaca, et la jeta à terre : le roi le vit alors sous une forme supportable, et heureux de cette marque d'amitié, il prolongea avec lui l'entretien pendant une heure. Il finit par dire à Vivaswân : « O dieu, voudrais-tu bien me donner cette pierre dont tu éclaires les trois mondes ? » Le soleil consentit à lui donner la pierre Syamantaca : le prince l'attacha sur sa poitrine et revint à la ville ; le peuple l'environnait en s'écriant : « C'est le soleil qui vient vers nous ». Toute la ville et le gynécée du prince étaient ravis d'admiration. Satrâdjît, par amitié pour son frère<sup>3</sup>, lui céda cette pierre divine. Elle faisait tomber une pluie d'or dans la maison de Vrichni et d'Andhaca : les nuages donnaient dans la saison leurs ondes bienfaisantes ; la maladie n'inspirait aucune crainte<sup>4</sup>. La possession de ce trésor excita la jalousie contre Praséna. Govinda<sup>5</sup> devint maître de cette pierre : mais, malgré sa puissance, il n'avait jamais eu la pensée de la prendre ou de la ravir. Un jour Praséna, partant pour la chasse, s'en était orné. Un lion<sup>6</sup>, errant dans la forêt, le tua pour la lui enlever. Le roi des ours (Rikcharâdja)<sup>7</sup> rencontra ce lion qui fuyait : il lui donna la mort, prit la pierre, et se

---

<sup>1</sup> Ce paragraphe n'est que sur le manuscrit dévanâgari de Paris

<sup>2</sup> *Soûrya*, et plus bas *Vivaswân*, sont des noms du soleil.

<sup>3</sup> Ce frère est appelé ici Prasênâdjît au lieu de Praséna.

<sup>4</sup> Qu'était-ce que cette pierre poétique du *Syarnantaca* ? On pourrait, d'après ce récit, supposer que c'était quelque mine de diamants, qui avait répandu la richesse et l'abondance dans les états du prince qui la possédait. On pourrait croire aussi que le *Syarnantaca* était la même chose que cette pierre merveilleuse appelée par les Indiens *soûryacânta*, et que nous prenons quelquefois pour le cristal ; ou bien un ornement royal, marque distinctive de l'autorité, que tous ces princes se disputaient.

<sup>5</sup> *Govinda*, et plus bas *Mâdhava*, sont des surnoms de Crichna.

<sup>6</sup> Le mot सिंह, *sinha*, qui veut dire *lion*, s'applique également à un prince guerrier.

<sup>7</sup> *Rikcharâdja* peut aussi se traduire par *roi du Rikcha* ; et en effet, nous verrons tout à l'heure Crichna parcourir cette montagne.

retira dans sa caverne. Les Vrichnis et les Andhacas, apprenant la mort de Praséna, soupçonnèrent d'abord Crichna, qui autrefois avait paru désirer le Syamantaca. Crichna, constamment animé de l'amour du devoir, leur répondit qu'il n'était point l'auteur de cet accident, et qu'il retrouverait la pierre précieuse. Il se rendit dans la forêt, où Praséna avait dirigé sa chasse. Avec ses compagnons fidèles, il rechercha les traces de ce prince ; il parcourut avec soin le mont Rikchavân<sup>8</sup> et le mont Vindhya : enfin accablé de fatigue, le sage Crichna trouva le cadavre de Praséna et celui de son cheval ; mais la pierre avait été enlevée. A quelque distance, il vit le lion tué par le roi des ours, et à la marque des pas il reconnut sous quel ennemi ce lion avait succombé. Mâdhava suivit les traces qu'il voyait sur la poussière, et arriva à la caverne de ce roi, nommé Djâmbavân. Il entendit alors dans l'intérieur la voix d'une femme, d'une nourrice, qui prenant l'enfant du prince, et le faisant jouer avec la pierre précieuse, lui disait : « Ne pleure pas, bel enfant ; le lion a tué Praséna ; Djâmbavân a tué le lion. Ne pleure pas, le "Syamantaca" est à toi ».

En entendant ces mots, Crichna entra, sans rien dire, dans la caverne du roi des ours, faisant placer à la porte les Yâdavas, et son frère armé du soc guerrier<sup>9</sup>. Lui-même s'avança, son arc à la main, et aperçut Djâmbavân. Aussitôt dans la caverne même commença un combat entre ce prince et le fils de Vasoudéva ; et serrés dans les bras l'un de l'autre, les deux rivaux luttèrent vingt et un jours. Ne voyant point sortir Crichna, Baladéva et les autres retournèrent à Dwâravatî, et y portèrent la nouvelle de sa mort.

Cependant le fils de Vasoudéva, vainqueur du robuste Djâmbavân, enleva sa fille, qui était la célèbre Djâmbavatî, et prit la pierre Syamantaca, dont il se para. Il sortit de la caverne, emmenant avec lui ce roi des ours, et revint à Dwâravatî, chargé des plus brillantes richesses. Pour se justifier complètement des soupçons qu'on avait conçus contre lui, ce noble héros donna au vertueux Satrâdjit la pierre qu'il avait reconquise. C'est ainsi que Crichna, vainqueur de ses ennemis et maître du Syamantaca, se vengea de ses accusateurs et confondit lui-même leur injustice.

Satrâdjit eut dix femmes et cent fils : parmi ces fils on en distingue trois, Bhangacâra l'aîné, le vaillant Vâtapati, et Oupasthâvân<sup>10</sup>. Il eut aussi trois filles, célèbres dans le monde : Satyabhâmâ, la première des femmes, la pieuse Vratinî, et Praswâpinî, qu'il donna pour épouses à Crichna.

Bhangacâra fut père de deux fils, Sabhâkcha et Narîya, doués des qualités les plus éminentes et célèbres par leurs vertus.

Du fils de Mâdrî, Youdhâdjita, naquit Vrichni<sup>11</sup>. Vrichni eut deux fils, Swaphalca et Tchitraca. Swaphalca épousa la fille du roi de Câsi, nommée Gândinî, à qui son père, chaque jour, donnait une vache. Elle devint mère d'un prince vaillant et hospitalier, savant dans les écritures sacrées, rempli de hautes qualités, aimant à célébrer les sacrifices, et magnifique en présents. Il se nommait Acroûra : il eut pour frères Oupamadgou, Madgou, Mridoura, Arimédjaya, Arikchîpa<sup>12</sup>, Oupekcha<sup>13</sup>, Satrouhan<sup>14</sup>, Arimardana,

---

<sup>8</sup> C'est la partie orientale des monts Vindhya, dont la partie méridionale est spécialement désignée par le nom de Vindhya.

<sup>9</sup> Bâlarâma, Baladéva ou Balabhadra, frère de Crichna, porte dans les combats une arme en forme de soc qu'il lance au milieu des rangs de ses ennemis, tandis que Crichna porte quelquefois un *tchacra* ou disque dont le bord est aiguisé et tranchant.

<sup>10</sup> Un manuscrit donne *Viyatsnâta*.

<sup>11</sup> Voyez la XXXIVe lecture, où se retrouve mot pour mot tout ce passage, sauf les variantes que je signale.

<sup>12</sup> Les manuscrits dévanâgaris portent *Girikchîpa*.

<sup>13</sup> Le manuscrit de M. Tod donne *Outkchêpa*.

<sup>14</sup> La lecture XXXIVe l'appelle *Satroughna*.

Dharmabhrit<sup>15</sup>, Yatidharma<sup>16</sup>, Grighramodja, Andhaca<sup>17</sup>, Âvâha et Prativâha<sup>18</sup>. Il eut aussi une soeur, nommée Soundarî, qui épousa Aswa et lui donna une fille, appelée Vasoundharâ, brillante de jeunesse, de beauté et de vertu. Acroûra rendit Ougrasênî<sup>19</sup> mère de deux enfants, Soudéva<sup>20</sup> et Oupadéva, pareils aux immortels.

De Tchitraca naquirent Prithou, Viprithou, Aswagrîva, Aswabâhou<sup>21</sup>, Soupârswaca, Gavéchin, Arichtanémi, Aswa, Soudharman, Dharmabhrit<sup>22</sup>, Soubâhou, Vahoubâhou ; et deux filles, Sravichthâ et Sravanâ.

Celui qui lit avec attention cette histoire de la fausse accusation portée contre Crichna, ne sera jamais exposé aux imprécations mal fondées que pourraient lancer les dieux.

## TRENTE-NEUVIÈME LECTURE.

### CONCLUSION DE L'HISTOIRE DE LA PIERRE SYAMANTACA.

Vêsampâyana dit :

Crichna avait donc donné à Satrâdjit cette pierre Syamantaca. Acroûra, qu'on nomme aussi Babhrou<sup>1</sup>, en devint possesseur par l'intermédiaire du Bhodja<sup>2</sup> Satadhanwan. Depuis longtemps il la désirait, et il avait, dans cette intention, demandé la main de la vertueuse Satyabhâmâ. Le vaillant Satadhanwan ayant tué Satrâdjit, prit cette pierre pendant la nuit, et en fit présent à Acroûra. En la recevant, celui-ci lui promit sa reconnaissance. « Si tu es attaqué par Crichna, nous te secourrons. N'en doute pas, aujourd'hui Dwâravatî tout entière est à moi ». La pieuse Satyabhâmâ, affligée de la mort de son père, monta sur son char, et se rendit à la ville appelée Vârana<sup>3</sup>. La malheureuse, les yeux baignés de larmes, révèle à son époux l'action du Bhodja Satadhanwan. Crichna, faisant ses ablutions à la suite d'un sacrifice de famille que les frères Pândavas venaient de célébrer, ordonne à Sâtyaki d'atteler son char, et le vainqueur de Madhou<sup>4</sup> arrive promptement à Dwâravatî. Il dit à son frère aîné, au héros qui est armé du soc : « Le lion avait tué Praséna, Satadhanwan a tué Satrâdjit. Celui-ci avait reçu de moi le "Syamantaca", j'en suis le maître.

---

<sup>15</sup> La même lecture porte *Dharmadhrik*.

<sup>16</sup> Le manuscrit bengali de Pans écrit *Dharmin*, et celui de M. Tod, *Dharmâtmâ*.

<sup>17</sup> Le manuscrit bengali le nomme *Antaca*.

<sup>18</sup> Sur les manuscrits dévanâgaris on lit *Soubâhou* et *Pratibâhou*.

<sup>19</sup> La lecture XXXIV porte *Ougrasênâ*.

<sup>20</sup> Cette même lecture donne *Praséna*, au lieu de *Soudéva*.

<sup>21</sup> Le manuscrit bengali appelle ces deux princes *Aswaséna* et *Agrabâhou*..

<sup>22</sup> Le manuscrit de M. Tod porte *Dharmavit* ici comme à la XXXIVe lecture.

<sup>1</sup> J'ai dû ajouter ces mots, parce qu'il me semble que dans tout le cours de cette lecture on confond Babhrou et Acroûra. J'en ai conclu que *Babhrou* était une épithète donnée au fils de Gândinî et de Swaphalca, et non pas le nom du personnage fils de Devavidha, dont il s'agit dans la XXXVIIe lecture.

<sup>2</sup> *Bhodja* me paraît un nom général de famille : car Satadhanwan est un fils de Hridica. Voyez la lecture précédente.

<sup>3</sup> Je ne connais pas cette ville : nous avons vu ailleurs qu'à quelque distance de Bénarès, il y avait un ruisseau nommé Varanâ. Était-ce une ville fondée sur ses bords, et par conséquent appelée Vârana ? Voy. lect. CLXVI, note 1. Le mss. de M. Tod l'appelle Vârânâvata.

<sup>4</sup> Mauvais génie tué par Vichnou, dont Crichna est un *avatara*.

Monte rapidement sur ton char ; que le vaillant Bhodja soit détruit, le "Syamantaca" nous appartient ».

C'est alors qu'une guerre cruelle commença entre Crichna et Satadhanwan, qui attendait le secours d'Acroûra. Mais celui-ci, en voyant l'acharnement de ces deux ennemis, malgré son traité d'alliance, n'eut pas le coeur de se montrer. Le Bhodja, vaincu par la crainte, songea à la retraite, et fit cent yodjanas<sup>5</sup> sur le même cheval avec lequel il avait combattu et qui s'appelait Hridaya. Trouvant alors un char, il quitta sa monture harassée de fatigue ; et l'animal, d'épuisement et de regret, expira sur-le-champ.

Crichna dit à Balarâma : « Reste en cet endroit, nos chevaux sont fatigués ; je veux aller à pied à la conquête du "Syamantaca" ». Alors mettant pied à terre, le héros poursuivit Satadhanwan jusqu'auprès de Mithilâ<sup>6</sup>, où il le tua. Mais vainement il avait déployé sa force et son adresse ; après avoir terrassé le Bhodja, il ne vit point le Syamantaca. A son retour, son frère lui dit : « Donne-moi cette pierre » « Je ne l'ai point », répondit Crichna. « O honte ! répéta plusieurs fois Balarâma irrité ; je vous le pardonne, parce que vous êtes mon frère. Adieu, je vous quitte. Je n'ai plus rien à démêler avec Dwâravatî, avec vous et les Vrichnis ». Le terrible Balarâma se retira à Mithilâ, dont le prince lui rendit tous les honneurs qu'il pouvait désirer.

Cependant le prudent Acroûra multipliait sans ménagement toutes les espèces de sacrifices. Ce glorieux et savant fils de Gândinî<sup>7</sup>, afin de pouvoir conserver le Syamantaca, fit composer une espèce de charme<sup>8</sup> religieux, et pendant soixante ans, il ne cessa de présenter aux dieux des pierreries et mille autres offrandes magnifiques : ce sont là les sacrifices si fameux du grand Acroûra, dans lesquels était déployée la plus grande somptuosité en dons et en présents de tout genre.

Le prince Douryodhana vint à Mithilâ pendant le séjour qu'y fit Balarâma, et apprit de lui l'art difficile de manier la massue. A la fin, les Vrichnis et les Andhacas, avec le grand Crichna, parvinrent à apaiser le héros et à le faire revenir à Dwâravatî.

Acroûra s'était éloigné aussi avec les Andhacas, soupçonné d'avoir participé, avec son parent, à la mort de Satrâdjit. Crichna, à qui il inspirait quelque méfiance, le surveillait avec soin. Aussitôt après son départ, Indra cessa d'envoyer des pluies sur la terre, et la sécheresse dépeupla le pays. Alors les Coucouras et les Andhacas s'entremirent pour le ramener : il rentra dans Dwâravatî ; et à l'arrivée du prince magnifique qui employait si pieusement ses richesses, le roi du ciel, aux mille yeux, ouvrit le trésor des eaux, et envoya la pluie aux plantes de la terre. Pour sceller sa réconciliation avec Crichna, le prudent Acroûra lui donna en mariage sa soeur, qui était douée de toutes les vertus<sup>9</sup>.

---

<sup>5</sup> L'*yodjana* est une mesure itinéraire que l'on évalue à 4 milles : d'autres calculs ne la portent qu'à 5 milles ou 4 milles et 1/2.

<sup>6</sup> C'était la capitale d'un royaume dans le nord-est du Bengale. Voy. lect. XXXV, note 4.

<sup>7</sup> Ce vers offre un exemple des licences que se donne quelquefois le poète ; les trois syllabes du mot *Gândinî* le gênaient, il a réduit ce mot à deux syllabes, *Gândî*. J'ai déjà rencontré plusieurs cas semblables que je n'ai point relevés : ainsi il dit *Djanmédjaya*, pour *Djanamédjaya*.

<sup>8</sup> Ce charme, ce talisman porte le nom de कवच, *cavatcha*, qui signifie proprement *armure*. C'est ordinairement une prière écrite sur l'écorce de l'arbre qu'on appelle *bhoûrdja*.

<sup>9</sup> Il y a ici quelque erreur, ou le poète s'est trompé dans la lecture précédente en donnant Soundari au prince Aswa. Il est vrai de dire que les manuscrits, pour cette lecture, n'étaient pas d'accord. Le bengali, avec une syllabe de trop dans le vers, faisait Soundarî épouse de Sâmba : c'est le même manuscrit qui lui donne Vesoundharâ pour fille.

Par la vision de l'yoga<sup>10</sup>, Crichna découvrit que le Syamantaca était en la possession d'Acroûtra ; il lui dit en pleine assemblée : « Prince digne de tout mon respect, je vous donne cette pierre précieuse qui est maintenant entre vos mains. J'ose attendre de votre part tous les égards que j'ai pour vous. Il y a soixante ans que ma colère éclata plus d'une fois avec trop de violence : le temps, qui détruit tout, a éteint cette inimitié ». Ainsi parla Crichna dans l'assemblée de tous les Sâtwatat<sup>11</sup> ; alors le sage Acroûtra lui remit de sa propre main le Syamantaca : le héros satisfait reçut cette pierre pour la lui rendre aussitôt ; et le fils de Gândinî, après l'avoir prise des mains de Crichna, l'attacha sur sa poitrine et brilla de tout l'éclat du soleil.

L'homme qui, pur et recueilli, écoute cette histoire, obtiendra un jour le bonheur céleste. Sa gloire et sa renommée, ô prince, s'étendront jusqu'au monde de Brahmâ. N'en doute point, je ne te dis ici que la vérité<sup>12</sup>.

## QUARANTIÈME LECTURE.

### DÉSIR DE CONNAÎTRE LA GRANDE MERVEILLE.

Djanamédjaya<sup>1</sup> dit :

Les Pourânas rapportent la manifestation du tout-puissant Vichnou sous la forme d'un sanglier<sup>2</sup> : elle y est racontée par les sages. C'est une histoire dont je ne connais point les détails. Quels furent les motifs et le but de l'apparition de cet être merveilleux ? ses oeuvres et ses qualités ? sa nature, sa forme, son essence divine, sa grandeur, sa vie enfin et ses actions ? Un jour que les Brahmanes, rassemblés pour le sacrifice, se livraient à des disputes de rivalité, Crichna-Dwêpâyana<sup>3</sup> leur raconta les aventures du grand sanglier, et leur dit comment Nârâyana, sous cette forme, éleva sur une de ses défenses la terre plongée dans les eaux de la mer. O saint Brahmane, je désire aussi connaître en détail toutes les oeuvres de Hari, revêtu de la forme du sage Crichna et terrassant tous ses ennemis. Reprenant, dès l'origine, l'histoire de ses actions, fais-moi connaître quelles furent ses diverses manifestations, quelle est sa nature, et comment le dieu Vichnou, maître des Souras et vainqueur de ses adversaires, jugea convenable de devenir le fils de Vasoudéva. Quittant le monde des Dévas, habité par les immortels et les âmes vertueuses, il descendit dans ce monde mortel. Comment celui qui est le maître des dieux et des hommes, qui est la majesté souveraine remplissant le ciel et la terre, a-t-il uni sa nature

---

<sup>10</sup> Nous avons déjà vu que la dévotion procurait une espèce de seconde vue à celui qui se trouvait, par sa méditation profonde uni au grand Être : le mot *yoga* signifie *union*.

<sup>11</sup> Nom de famille, qui s'étend à toute la race des Yâdavas. Voyez lect. XXXVI et XXXVII.

<sup>12</sup> Ce paragraphe ne se trouve que sur le manuscrit dévanâgari de Paris.

<sup>1</sup> L'intervention de Djanamédjaya dans cette lecture est une faute de goût car il y parle comme un maître, et non plus comme un disciple qui a besoin de s'instruire. Au reste, son discours est formé de morceaux que l'on retrouvera en différents endroits des lectures subséquentes.

<sup>2</sup> Le mot sanscrit pourrait aussi se traduire par *cochon* ou *porceau*. Sur les monuments égyptiens, le cochon joue un rôle particulier : à la suite des inondations, il aime à se plonger dans le limon ; et il est devenu, par cette raison le symbole de la nature qui renaît la suite des pluies ou des déluges. Quoi de plus conforme aux idées des mythologues, que de choisir, pour relever la terre submergée, un animal accoutumé à se vautrer dans les eaux immondes et bourbeuses ?

<sup>3</sup> Même personnage que Vyâsa, fils de Parâsara et de Satyavatî C'est lui que l'on regarde comme l'auteur du Mahâbhârata ; c'est aussi à lui que l'on attribue les Pourânas.

divine à la nature humaine ? Celui qui, seul, fait tourner ce disque<sup>4</sup>, espoir et salut de la terre, comment est-il venu parmi les hommes manier le disque des combats ? Celui qui est le pasteur universel du monde, ce divin Vichnou, comment est-il descendu sur la terre pour s'y faire pasteur ? Celui qui, âme de tous les êtres, porte en son sein et enfante les éléments, comment est-il né au sein d'une femme mortelle ?

C'est lui qui, cédant aux désirs des dieux, et devenu en trois pas maître des trois mondes<sup>5</sup>, établit les trois voies de l'univers, les trois qualités supérieures qui font l'essence de la nature<sup>6</sup> ; lui qui, à la fin des âges, dévorant la terre sous la forme de l'eau, produit un monde qui n'est plus qu'une vaste mer où il circule par des routes visibles et invisibles ; qui, anciennement, âme des temps antiques<sup>7</sup>, sous l'apparence d'un sanglier terrible pour ses ennemis, a soulevé la terre sur le bout d'une de ses défenses ; qui, le premier parmi les Souras, n'a jadis vaincu les Asouras que pour donner aux dieux les trois mondes, source inépuisable de biens pour toutes les créatures ; qui, devenu moitié homme et moitié lion<sup>8</sup>, a mis autrefois à mort le puissant Dêtya Hiranyacasipou ; qui, placé dans le Pâtâla<sup>9</sup>, sous la forme d'un volcan nommé Ôrwa<sup>10</sup>, a desséché l'eau de la mer ; lui, que d'âge en âge on a célébré comme un dieu à mille têtes, à mille yeux, à mille dents, à mille pieds ; sur l'ombilic duquel naquit le lotus, demeure de Brahmâ, quand tous les êtres, animés et inanimés, étaient ensevelis sous les flots de la mer universelle.

C'est lui qui, dans le combat de Târacâ<sup>11</sup>, terrassa les Dêtyas, en se présentant sous une forme qui renfermait tous les dieux et se servait de toutes les armes ; qui, monté sur Garouda, terrassa le Dêtya Câlânémi, et vainquit Târaca, terrible et grand Asoura ; qui, dans le nord, sur les flots de l'Océan de lait, de la mer d'ambrosie, dort au milieu des ténèbres profondes, plongé dans une pieuse méditation<sup>12</sup> ; lui, dont Aditi, par la force de sa pénitence, obtint d'être mère<sup>13</sup>, heureuse d'enfanter celui qui est la source divine de tous les Souras ; lui, qui délivra Sacra<sup>14</sup>, pressé par les Dêtyas, en brisant le sein qui le

---

<sup>4</sup> C'est le mot चक्र *tchakra*, qui signifie *roue* et *disque* et peut désigner ici le soleil, auquel on compare le disque de guerre qui est ordinairement l'arme de Crichna. Dans l'Oupnék'hat, t. II, pag. 97, il y a une comparaison détaillée du monde avec la roue d'un char.

<sup>5</sup> Ce passage fait allusion à l'histoire de Bali, à qui Vichnou, sous la forme d'un Brahmane nain, vint demander qu'on lui donnât autant de terre qu'il en pouvait mesurer en trois pas. Bali le lui accorda, et le nain, grandissant tout à coup, remplit les trois mondes. Voilà pour quelle raison Vichnou fut surnommé *Trivicrama*.

<sup>6</sup> Ce sont le *satwa*, le *radjas* et le *tamas*. Voy la XVIIe lect. du Bhagavad-gîtâ. Quant aux trois voies, voyez les lois de Manou, XIIe lect

<sup>7</sup> On pourrait traduire aussi : dans les Pourânas, âme des Pourânas, पुराणे पुरनात्मा.

<sup>8</sup> C'est l'*avatare* appelé Nârasinha.

<sup>9</sup> Le Pâtâla est l'enfer où habitent les Nâgas ou serpents.

<sup>10</sup> Nous verrons plus tard l'histoire de cet Orwa, mais sans y retrouver un *avatare* de Vichnou.

<sup>11</sup> Combat fameux entre les Dêtyas et les dieux, auquel le poète fait souvent allusion, et dont la description se trouvera plus loin.

<sup>12</sup> Le terme qui exprime cette idée est *yoga*.

<sup>13</sup> Aditi fut la mère des douze Âdityas, au nombre desquels on met Vichnou.

<sup>14</sup> Nom du dieu Indra.

contenait<sup>15</sup> ; qui créa, pour être les pieds du monde, les Dêtyas, habitants des eaux<sup>16</sup>, fit les Dévas pour être les habitants du ciel, et donna à ceux-ci un roi qui fut Indra. C'est lui qui inventa les vases sacrés<sup>17</sup>, les présents pieux<sup>18</sup>, les cérémonies<sup>19</sup>, la coupe pour boire le soma<sup>20</sup>, le mortier<sup>21</sup> pour nettoyer le riz, le feu domestique et perpétuel<sup>22</sup>, les rites funéraires<sup>23</sup>, le feu sacré<sup>24</sup>, l'emplacement destiné au culte<sup>25</sup>, le gazon<sup>26</sup> et la cuiller du sacrifice<sup>27</sup>, la victime, le vase appelé dhrouvâ<sup>28</sup>, et les offrandes supplémentaires<sup>29</sup> ; lui qui, par un triple effet de sa sagesse, nous a créés tous deux, nous Dwidjas, pour offrir le havya et le cavya<sup>30</sup>, en même temps qu'il créait les Souras pour recevoir le havya, et les Pitris pour profiter du cavya ; qui enfin, pour le bonheur des êtres, imagina, avec les prières, les

---

<sup>15</sup> Je crois que l'on indique ici une légende qui se rapporte à celle qui est racontée à la fin de la IIIe lecture ; quoiqu'elles diffèrent l'une de l'autre, je suppose que toutes les deux ont le même objet en vue : il faut y voir un conte allégorique sur l'origine de l'aire des vents.

<sup>16</sup> La terre s'élève au-dessus de la mer, qu'habitent les grands serpents, lesquels servent de base et en quelque sorte de pieds à cette terre.

<sup>17</sup> पात्राणि, *pâtrâni*. C'est le mot qui exprime en général les ustensiles nécessaires au sacrifice, comme plats, coupes, cuillers, etc.

<sup>18</sup> Nous avons déjà vu que dans tous les sacrifices on faisait aux Brahmanes des présents, qu'on appelle दक्षणा, *dakchinâ*.

<sup>19</sup> J'ai rendu ainsi le mot दीक्षा, *dikschâ*, qui veut dire en général une cérémonie quelconque, et en particulier certains rites ou certaines prières qui précèdent le sacrifice.

<sup>20</sup> Le soma est le jus de l'asclépias ; cette coupe se nomme चमस, *tchamasa*.

<sup>21</sup> उलूखल *ouloûkhala*, mortier de bois dans lequel on nettoie le riz. Parmi les pénitents de divers genres, il y en a qu'on nomme दंतोलूखलिक, *dantolôûkhalicas*, et qui s'astreignent à manger leur riz sans le monder

<sup>22</sup> Ce feu domestique, appelé गार्हपत्य, *gârhapatya*, est transmis de père en fils aux chefs de maison, qui doivent l'entretenir à perpétuité.

<sup>23</sup> Les cérémonies funèbres portent le nom général de *srâddha* : l'expression employée ici est अन्वाहार्य, *anvâhârya*. Cette cérémonie consiste en un repas célébré en l'honneur des mânes, le jour de la nouvelle lune.

<sup>24</sup> Ce feu est nommé आहवनीय, *âhavanîya*. Il est pris au feu domestique perpétuel, et sert aux sacrifices.

<sup>25</sup> Le mot sanscrit est वेदि, *védi*. C'est une place carrée, destinée au sacrifice

<sup>26</sup> कुश, *cousa* (*poa cynosuroides*).

<sup>27</sup> श्रुव, *srouva*. C'est une cuiller de bois, avec laquelle on verse dans le feu du sacrifice le beurre clarifié. On dit aussi सुच् et सुव.

<sup>28</sup> La dhrouvâ est un vase qui a la forme de la feuille de figuier indien : il est fait du bois du *flacourtia sapida*. (Voyez Wilson.)

<sup>29</sup> Nous avons déjà parlé plusieurs fois de ce sacrifice, qui se nomme अवभृथ, *avabhrihya*.

<sup>30</sup> Le havya et le cavya sont deux sacrifices, l'un en l'honneur des dieux, l'autre en l'honneur des mânes.

poteaux et les anneaux<sup>31</sup> où l'on attache les victimes, les matières qui servent à entretenir le feu, la cuiller sacrée, le soma, les ablutions, les objets des sacrifices, les sacrifices mêmes et les différents feux, les sacrificateurs, les assistants<sup>32</sup>, les offrandes et les cérémonies les plus efficaces. C'est lui qui, autrefois, remplissant les fonctions de créateur suprême en formant la révolution des mondes, divisa le temps en âges successifs, et distingua les Kchanas, les Lavas, les Câchthâs, les Calâs<sup>33</sup>, les trois temps, les heures<sup>34</sup>, les jours, les mois, les Pakchas<sup>35</sup>, les années, les saisons<sup>36</sup> et les Yogas<sup>37</sup> chroniques, voulant que ces diverses mesures fussent multiples du nombre trois<sup>38</sup>, fondant les ternaires du temps, de l'espace et de la matière<sup>39</sup>, de l'attribut, de la forme et du sujet<sup>40</sup>, établissant trois castes<sup>41</sup>, trois mondes, trois Vèdes, trois feux, trois temps, trois oeuvres, trois résultats de l'action<sup>42</sup>, trois

---

<sup>31</sup> Ces poteaux se nomment यूप, *yoûpa* : ils sont faits ordinairement de bambous ou de bois de *tchadira*, *tchayar* (*mimosa catechu*). On attache, selon quelques auteurs, un anneau de bois à la partie supérieure, ou, suivant d'autres, un anneau de fer à la partie inférieure de ces poteaux, qui sont plantés avec certaines cérémonies, et consacrés par une libation de beurre. Le mot que j'ai rendu par anneaux est षपरिधि *paridhi*.

M. Wilson dit que c'est la branche d'arbre à laquelle on attache la victime. La préposition परि m'a paru présenter l'idée de cercle, d'anneau : je vois là une espèce de hart fixée au poteau sacré.

<sup>32</sup> Cette idée est exprimée par le mot सदस्य, *sadasya*, qui s'entend d'un prêtre chargé d'assister l'officiant, et de lui faire remarquer les fautes qu'il peut commettre dans le cours du sacrifice.

<sup>33</sup> Un *kchana* est composé de trente *calâs* et forme 1 minute. Un *lava* est un soixantième de *nimécha* ou clin d'oeil ; quelquefois c'est une division de temps plus grande renfermant trente-six *niméchas* ou deux *câchthâs*, autrement 1/2 seconde. Une *câchthâ* est un trentième de *calâ* ou dix-huit *niméchas*. Une *calâ* est trente *câchthâs* ou 8 secondes.

<sup>34</sup> On compte trente heures ou *mouhourttas* par jour, de 48 minutes chacune.

<sup>35</sup> Un *pakcha* est une moitié de mois lunaire : il y a le *pakcha noir* et le *pakcha blanc*, suivant les phases de la lune. Voyez lect. VIII.

<sup>36</sup> Les Indiens comptent six saisons.

<sup>37</sup> Ces yogas sont au nombre de vingt-sept. Un yoga est 1/27° des 360 degrés de l'écliptique, et sert à mesurer les longitudes du soleil et de la lune. C'est aussi une période astronomique.

<sup>38</sup> Tels sont les mots du texte, प्रमाणं त्रिविधं त्रिषु.

<sup>39</sup> Ainsi ai-je rendu le mot उपचय. J'ai vu ici la double idée d'accumulation et d'agrégation de molécules, ce qui me semble expliqué par le mot *matière*.

<sup>40</sup> Le texte porte लक्षणं नूपसौष्ठवं. J'ai vu dans सौष्ठवं formé de सुष्ठु et dérivé de सु et de स्था (*benè stare*), l'idée de la substance supportant la modification de la forme et de l'attribut qui la distingue particulièrement. *Roûpa* signifie aussi couleur.

<sup>41</sup> L'auteur, par esprit de système, supprime la quatrième caste, dont les membres en effet ne portaient pas le nom de *dwidjas* ou régénérés. Tout à l'heure il la rétablira, quand il voudra parler de la division par quatre. Il en est de même des Vèdes, dont le quatrième, l'Atharva, passe pour plus moderne. Quant à ce que l'auteur entend par les trois temps, il nous semble que c'est le passé, le présent et l'avenir. Tel est au moins l'avis de M. Wilson, dans son Dictionnaire, au mot *Tricâladjna*. Voy. cependant dans l'Oupnék'hat, t. I, p. 61, t II, p. 167, et alibi, une autre explication moins naturelle.

<sup>42</sup> Voyez lois de Manou, lect. XII, sl. 3 et suiv. Le mot आपाय *apâya* (*résultat de l'action*) est peut-être synonyme de गति, *gati*.

qualités, créant enfin, dans son éternelle action, ces trois mondes éternels avec les êtres de toute espèce, et toutes les qualités qui les distinguent. C'est lui qui se joue dans les merveilles de l'organisation humaine, maître du passé et de l'avenir et souverain du monde, voie suprême des hommes vertueux, fermée aux pécheurs, principe des quatre castes, conservateur des quatre holocaustes<sup>43</sup>, savant dans les quatre Vèdes, protecteur des quatre ordres de dévots, horizon<sup>44</sup>, atmosphère, terre, eau, air et feu, splendeur du soleil et de la lune, précepteur des Yogins ; lui, qui dissipe les ténèbres de la nuit, et que l'on célèbre comme étant la suprême lumière, la suprême pénitence, l'être supérieur qui ne voit rien au-dessus de lui, l'âme sublime et universelle, Nârâyana, plus grand que les Vèdes, les cérémonies du culte, les saints devoirs, la voie du salut, la vérité, la pénitence, la délivrance finale<sup>45</sup>, enfin, plus grand que ce qui est vraiment grand. C'est lui qui est le divin Âditya et ses frères, et la mort pour les Dêtyas, la mort pour le monde à la fin de chaque âge, la mort pour celui même qui a tué le monde ; lui, qui est le salut de ceux qui sont le salut du monde<sup>46</sup>, l'offrande du sacrificateur, le docteur des hommes savants dans les Vèdes, le principe des principes actifs, Soma<sup>47</sup> pour tout ce qui est sous l'influence de la lune, le feu des objets brûlants, l'intelligence des êtres intelligents, la pénitence des pénitents, la modestie des gens modestes<sup>48</sup>, la vigueur des hommes vigoureux, la force des forts, la voie de ceux qui suivent la voie suprême, le créateur des créations diverses, la cause première du monde. C'est lui enfin qui est l'auteur de l'éther, l'air qui est l'âme de l'air, le feu qui <sup>49</sup> est l'âme du feu, les dieux qui sont le souffle de ce même feu, et le vainqueur de Madhou. Le sang vient du fluide élémentaire (rasa)<sup>50</sup>, du sang vient la chair ; de la chair, la matière séreuse ; de la matière séreuse, les os ; des os, la moelle ; de la moelle, le sperme ; du sperme, l'embryon ; et cette suite de productions a pour fondement

---

<sup>43</sup> Ces quatre holocaustes sont sans doute les quatre sacrifices que les lois de Manou, lect. II, sl. 86, désignent sous le nom de *pâncayadjnas*. Plus bas, les quatre ordres de dévots sont les quatre *âsramas*, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois,

<sup>44</sup> दिगन्तरः, digantarah. C'est l'espace compris entre les divers points du ciel,

<sup>45</sup> मोक्ष, *mokcha*. Voyez XXXe lect. note 2.

<sup>46</sup> Le texte porte सेतुर्यो लोकसततुनाँ. Le mot *sétou* désigne ces chaussées qui séparent les champs, et qui servent, pendant les inondations, pour le passage des voyageurs. Je n'ai pas trouvé d'expression française qui rendît ce mot, dont l'interprétation devient facile si l'on suppose que les hommes sont jetés dans ce monde comme dans une mer, et que les bons, par leurs exemples comme par leurs mérites, sont des espèces de *sétous* ou chaussées, qui servent de communication entre la terre et le ciel. Cette pensée me paraît contenue dans le passage suivant de l'Oupnêk'hat, t. I, p. 386 : *Et ille âtma pons ad mokcham et liberationem (salutem) est.*

<sup>47</sup> Soma est la lune, qui exerce une grande influence sur l'organisation humaine, comme nous le verrons un peu plus loin.

<sup>48</sup> Voy. Bhagavad-gîtâ, lect. V, vers la fin.

<sup>49</sup> Je crois que par ces dieux on entend les sept flammes ou langues (*septem apices*) que l'on donne au feu et que l'on a divinisées.

<sup>50</sup> Le *rasa* est la qualité particulière à l'eau formée de la lumière. Voyez lois de Manou, lect. I, sl. 78. Voyez aussi le Dictionnaire de M. Wilson, pour ce mot qu'il croit signifier le *chyle*. J'ai traduit ce passage aussi exactement qu'il m'a été possible. Il est curieux de voir comment les Indiens entendaient la physiologie. Je ne défends pas leurs idées, et je ne veux pas non plus les déguiser. Voyez dans l'Oupnêk'hat, t. II, p. 235, des détails sur la formation successive du fœtus...

le rasa. La première influence est donc l'influence<sup>51</sup> aqueuse, qu'on appelle lunaire (sômya) : la seconde est celle du feu, qui chauffe l'embryon. Ainsi le sperme est animé par la lune (soma) ; le sang menstruel, par le feu : or, ce feu et cette lune sont également animés par le rasa, comme le sperme lui-même. Celui-ci se convertit en flegme, le sang devient bile : le siège du flegme est le coeur ; celui de la bile est l'ombilic. Au milieu du corps est placé le coeur, qui est aussi le siège de l'âme ; entre l'ombilic et l'estomac est établi le dieu du feu ; l'âme est Pradjâpati, le flegme est Soma, la bile est Agni<sup>52</sup> ; et c'est ainsi que le monde est fondé sur l'union d'Agni et de Soma<sup>53</sup>. Le foetus, une fois constitué, s'augmente comme le nuage : l'air s'y introduit et s'y confond avec le souffle suprême. Il forme, nourrit, agrandit les membres de ce corps où il est établi, et il poursuit ses accroissements, se divisant lui-même en cinq espèces d'air qu'on nomme prâna, apâna, samâna, oudâna et vyâna<sup>54</sup>. Le souffle appelé prâna augmente et fortifie le siège principal où réside l'air ; l'apâna, les organes inférieurs du corps ; l'oudâna, les organes supérieurs ; le vyâna, les parties intérieures où, avec le samâna, il exerce son action. Les cinq éléments, la terre, l'air, l'éther, l'eau et la lumière, s'unissent ensemble pour former les organes des sens, dont chacun s'accroît des molécules qui lui conviennent. De la terre vient le corps ; de l'air, le souffle vital ; de l'éther, les parties creuses<sup>55</sup> ; de l'eau, les humeurs ; de la lumière, la vivacité perçante de la vue. Enfin arrive l'intelligence, qui dirige les sens, comme le cocher guide ses chevaux, et qui établit la communication entre eux et les objets extérieurs<sup>56</sup>. C'est Vichnou, principe fécondant (pouroucha), qui a créé tous ces mondes éternels : comment donc est-il venu, dans ce monde périssable, se revêtir de l'humanité ? Saint Brahmane, voilà ce qui m'embarrasse et m'étonne. Comment celui qui est la voie suprême a-t-il pris une forme mortelle ? Tu m'as appris la généalogie de ma propre famille : je désire connaître aussi l'histoire de Vichnou et la suite de celle des Vrichnis. Vichnou est pour les Dévas et les Dêtyas la grande merveille. Raconte-moi, ô savant Mouni, le miracle de ses naissances : récit étonnant, source d'une grande félicité, monument de gloire pour le tout-puissant Vichnou, célèbre par sa force et son courage, admirable par ses oeuvres immortelles.

---

<sup>51</sup> Je rends राशि, *râsi* par influence.

<sup>52</sup> Agni est le nom du dieu du feu, *ignis*.

<sup>53</sup> Le mot qui rend cette idée est अग्निषोम, *agnîchoma*. Voyez la Grammaire de Wilkins, no 1095.

<sup>54</sup> Voyez à ce sujet l'Oupnék'hat, t. I, p. 19 et 302. Le *prâna* est la respiration, le souffle qui sort des poumons. L'*apâna* a son siège dans les intestins ; le *samâna*, dans l'estomac ; l'*oudâna*, dans la tête ; et le *vyâna* dans toutes les veines du corps.

<sup>55</sup> J'ai traduit littéralement le mot छिद्र.

<sup>56</sup> Dans ce passage on rencontre le mot ग्राम, *grâma*, avec le sens de *collection, réunion, assemblage*, quoique M. Wilson semble exiger que pour avoir ce sens il soit en composition avec un autre mot. La XLVe lecture le reproduit, mais en composition, dans इन्द्रियग्राम *indriyagrâma* et भूतग्राम *bhûtagrâma*.

## QUARANTE ET UNIÈME LECTURE.

### COURTE EXPOSITION DES AVATARES<sup>1</sup> DE VICHNOU.

Vêsampâyana répondit :

La demande que tu me fais est importante : tu veux connaître les actions du dieu qui porte l'arc Sârnga<sup>2</sup>. Je me conformerai à ton désir, ô prince, autant qu'il me sera possible, et je vais t'entretenir de la gloire de Vichnou. Tu éprouves le désir de connaître les effets merveilleux de sa puissance. Écoute, je te dirai et sa nature et ses oeuvres divines : dieu infini, il a mille yeux, mille bouches, mille pieds, mille bras, mille mains, mille langues ; seigneur généreux et resplendissant, ses mille têtes sont ornées de mille diadèmes : il possède toutes les perfections qui le rendent le premier des êtres. Il est l'ablution, l'offrande, l'holocauste et le sacrificateur, les vases consacrés, les purifications, l'autel<sup>3</sup>, les rites préparatoires<sup>4</sup>, l'oblation<sup>5</sup>, la cuiller, le soma, la corbeille, le pilon<sup>6</sup>, la victime, la promenade autour du foyer sacré<sup>7</sup>, le prêtre instruit dans l'Yadjour<sup>8</sup>, le lecteur du Sâma, le Brahmane<sup>9</sup>, l'acolyte<sup>10</sup>, le temple<sup>11</sup>, l'assemblée<sup>12</sup>, le poteau, l'aliment du feu, le cousa, la louche<sup>13</sup>, la coupe, le mortier, la chambre de famille<sup>14</sup>, l'emplacement pour la cérémonie,

---

<sup>1</sup> Ce mot, qui signifie *descente*, indique l'apparition d'une divinité sous une forme mortelle. Il s'agit spécialement ici des incarnations de Visnou, dont les principales sont au nombre de dix. Mais il paraît que les auteurs ne s'accordent pas sur la nature de ces avatares. Le poète, dans cette lecture, ne fait aucune mention du Poisson et de la Tortue, regardés par quelques écrivains comme les deux premiers avatares ; mais il en cite d'autres, sur lesquels il donnera plus tard d'assez longs développements.

<sup>2</sup> Sârnga est en général un arc de corne ; et en particulier celui du dieu Vichnou

<sup>3</sup> C'est le mot वेदि, *vêdi*, que j'ai rendu ici par *autel*.

<sup>4</sup> दीक्षा, *dîkchâ*.

<sup>5</sup> चरु, *tcharou*.

<sup>6</sup> Le pilon sert émonder le riz dans le mortier.

<sup>7</sup> दक्षिणायणां, *dakchinâyanam*. Nous avons déjà vu que dans les sacrifices, il y avait une cérémonie qui consistait à tourner autour du feu sacré, en laissant toujours ce feu à sa droite.

<sup>8</sup> अध्वर्यु, *adhvaryou*.

<sup>9</sup> विप्र, *vipra*.

<sup>10</sup> सदस्य, *sadasya*.

<sup>11</sup> सदन, *sadana*.

<sup>12</sup> सदस्, *sadas*.

<sup>13</sup> C'est la traduction du mot दर्वि, *darwi*, qui désigne une espèce de cuiller.

<sup>14</sup> प्राग्वंश, *prâgvansa*.

l'officiant et l'auditoire<sup>15</sup>, tout objet enfin, petit ou grand, animé ou inanimé, les pénitences<sup>16</sup>, l'arghya<sup>17</sup>, le terrain préparé pour le culte<sup>18</sup>, le gazon, la prière<sup>19</sup>, le feu qui dévore le sacrifice, la portion réservée aux assistants, et les dévots qui la mangent. Voilà le portrait que donnent de Vichnou les Brahmanes savants dans les Vèdes ; ils disent que le feu et le soma forment ses deux bras, que le beurre du sacrifice compose ses rayons, et que c'est un souverain éternel à l'arme toujours haute et menaçante. Il est le roi des Souras ; sur sa poitrine est gravé le Srîvatsa<sup>20</sup>. Dans sa suprême sagesse, il s'est déjà mille fois manifesté, et sans doute il daignera encore se manifester au monde : c'est ce que nous a révélé le saint patriarche<sup>21</sup>.

O grand roi, tu m'as demandé le récit d'une histoire mémorable et divine : tu as désiré savoir pour quelle raison le grand Vichnou, le maître des Dévas, le vainqueur de si puissants ennemis, quittant le séjour des dieux, est né dans la famille de Vasoudéva. Je vais donc te raconter en détail les hauts faits de l'illustre Crichna.

Pour l'avantage des dieux et des mortels et le bien des mondes, celui qui est l'âme de tous les êtres a plusieurs fois revêtu une forme extérieure. Je te dirai quelles furent ces saintes apparitions, et leurs caractères divins, ainsi que les célèbres poétiques récits de nos saints livres. D'un cœur pur, d'une âme recueillie, écoute, ô Djanamédjaya, ces histoires antiques et révérees, dont les Vèdes aussi font mention. Voici ce que l'on raconte de Vichnou.

Fils de Bharata, quand l'amour pour les saints devoirs commence à s'affaiblir, pour rallumer le zèle qui s'éteint, le maître du monde naît sur la terre. Sa forme divine, et qui reste toujours dans le ciel, se livre à de rigoureuses austérités. Son autre forme, étendue sur sa couche, tombe dans le sommeil. L'âme supérieure (Adhyâtma) s'occupe en elle-même de la destruction et de la reproduction des créatures. Au bout d'un sommeil de mille ans, apparaît, pour accomplir son oeuvre, le dieu des dieux, le père du monde. L'aïeul de la création<sup>22</sup>, Brahmâ,

---

<sup>15</sup> Ce mot est la traduction de चयन, *tchayana*, qui m'a fort embarrassé, parce que चाया, *tchaya*, entre autres significations, voulait dire *assemblage, multitude, collection*. J'ai pensé que चयन, pourrait bien se prêter au sens de rassemblement.

<sup>16</sup> प्रायश्चित्त, *prâyastchitta*.

<sup>17</sup> L'arghya est la même chose que l'argha. Voyez lect. XIV, note 21.

<sup>18</sup> स्थण्डिल *sthandila*, terrain uni et carré préparé pour le sacrifice. Nous avons vu ailleurs que cette idée était exprimée par le mot *védi* ; et quelques lignes plus haut, यज्ञभूमि, *yadjnabhoûmi* (champ du sacrifice) rappelle la même circonstance. Je ne saurais dire s'il existe quelque différence entre ces mots : ce passage d'ailleurs me semble contenir quelques autres répétitions.

<sup>19</sup> मन्त्र, *mantra*.

<sup>20</sup> Le Srîvatsa est un signe particulier en forme de rosace que forment les poils bouclés sur la poitrine de Vichnou.

<sup>21</sup> Le texte emploie d'une manière vague le mot *pradjâpati*, sans désigner quel est le personnage dont il est ici question.

<sup>22</sup> पितामह, *Pitâmaha*. C'est ordinairement un nom que l'on donne à Brahmâ, ainsi que le mot *Paramechthin*, qui vient un peu plus loin.

Capila<sup>23</sup>, le souverain dieu<sup>24</sup>, les gardiens de la terre<sup>25</sup>, le soleil, la lune, le feu, les Dévas, les Saptarchis, le glorieux Tryambaca<sup>26</sup>, l'air, les mers et les montagnes, sont tous renfermés dans son corps, avec le puissant Sanatcoumâra et le grand Manou, divins fondateurs de la race humaine. L'ancien des dieux travaillait ainsi à la reproduction des mondes<sup>27</sup>, et brillait comme le feu le plus éclatant. Toute la nature, animée et inanimée, avait péri ; les dieux, les Asouras, les hommes, les serpents, les Râkchasas n'existaient plus. S'élevant du milieu de la mer, deux Dânavas, Madhou et Kêtabha, fiers de leur force et de leur courage, demandaient le combat. Ils succombèrent sous les coups de ce dieu puissant, qui daigna les consoler en leur accordant la faveur de revivre un jour. Celui sur l'ombilic duquel s'éleva un lotus<sup>28</sup>, dormait au milieu des flots de la mer. De ce lotus naquirent les dieux, et les divers ordres de Richis. Dans le Pourâna qui célèbre la gloire de ce dieu, cette manifestation porte le nom de Pôchcara<sup>29</sup>.

Vient ensuite l'apparition de Vichnou, le premier des Souras, sous la forme d'un sanglier, être mystique qui a pour face l'écriture sainte, pour pieds les Vèdes, pour défenses les poteaux du sacrifice, pour bras les sacrifices mêmes, pour bouche le bûcher sacré, pour langue le feu, pour soies le darbha<sup>30</sup>, pour tête la science divine ; il est habile dans les exercices de la pénitence ; le jour et la nuit sont ses deux yeux ; les Védângas sont sa parure, le beurre est son nez, la cuiller son boutoir, les airs du Sâma son grognement : grand, terrible, vénérable, il est la loi et la vérité même ; les saintes pratiques<sup>31</sup> sont sa

---

<sup>23</sup> Capila n'est pas ici le nom du philosophe, fondateur du système sânkhya. C'est un avatare de Siva ou de Vichnou, par lequel on désigne un des principes actifs du monde.

<sup>24</sup> परमेष्ठिन् *Paramechthin* (*in primo stans*).

<sup>25</sup> Le nom sanscrit est *locapâla* : on entend par ce mot les dieux ou génies chargés spécialement de garder les différents points du ciel et les diverses parties de la création.

<sup>26</sup> Nom du dieu Siva, que nous avons déjà vu.

<sup>27</sup> Ce passage, qui m'a paru interpolé, renferme un mot qu'il m'a été impossible de rendre littéralement : c'est le mot पुराणि, *pourâni*, qui signifie *ville*. Je ne conçois pas que Vichnou, dans la position où le place le poète, puisse fonder des villes. J'avais essayé de faire rapporter cette idée à Manou : mais la difficulté était toujours la même. J'avais pensé ensuite que ce mot signifiait *collection, classe d'êtres*. J'ai mieux aimé le regarder, dans ce passage, comme synonyme de *loca* (*monde*), c'est-à-dire, *réceptacle, habitation des diverses créatures*. C'est dans ce sens que, par métaphore, *poura* signifie *calice* d'une fleur, et *corps*. Le Bhagavad-gîtâ appelle le corps humain *la ville aux neuf portes*.

<sup>28</sup> Il s'agit ici de Vichnou, sur l'ombilic duquel s'éleva le lotus mystique d'où sortit Brahmâ ; fiction qui a donné lieu à plusieurs épithètes par lesquelles ces deux divinités sont désignées.

<sup>29</sup> Un des noms du lotus (*nymphaea nelumbo*), est *pouchcara*. Voyez le tome VIII des Recherches asiatiques ; Wilford y donna une carte indienne qui représente la terre sous la forme d'une fleur de lotus.

<sup>30</sup> Le mot *darbha* est synonyme de *cousa*, le gazon sacré.

<sup>31</sup> Ce passage m'a embarrassé ; il contient cet hémistiche क्रमविक्रमसत्क्रियः, *cramavikramasantkriyah*. Je trouve dans Wilson que *crama* est un précepte divin, ou une pratique prescrite par les Vèdes. M. Colebrooke nous avertit que *crama* est une des petites divisions des Vèdes. Mais cette expression signifie aussi *force, pouvoir*, ainsi que *vicrama*. Il m'a semblé que ces deux mots devaient avoir entre eux un rapport et non une opposition de signification ; que par conséquent je ne pouvais pas traduire le pouvoir des *cramas* ; que je devais aussi rejeter un sens éloigné, tel que *force* et *pouvoir*, et prendre le sens propre qui indique *marche* et *mouvement*.

démarche et son pas ; les oeuvres de pénitence ses ongles, les victimes<sup>32</sup> ses genoux, l'holocauste son pénis ; les plantes employées dans les sacrifices sont les autres organes de la génération ; le souffle des instruments est son âme, les prières sont ses reins, le soma son sang, le vèdi<sup>33</sup> ses épaules : il a pour odeur celle du beurre clarifié ; sa force est celle du havya et du cavya<sup>34</sup> ; le prâgvansa<sup>35</sup> est son corps, lumineux et orné de mille cérémonies ; les donations pieuses forment son cœur ; occupé des exercices de l'yoga, il est le grand sacrifice personnifié : la lecture des Vèdes est l'opiat qui embellit ses lèvres<sup>36</sup> ; les tourbillons du feu l'entourent comme un vêtement ; les vers des livres sacrés<sup>37</sup> sont une jonchée que foulent ses pas, et les mystérieux Oupanichats<sup>38</sup> forment ses aliments ordinaires. Il s'élançait avec la majesté du dieu qui occupe le sommet du Mérout et qui s'avance accompagné de son épouse Tchhâyâ<sup>39</sup>. La terre, entourée de mers, avec ses montagnes et ses forêts, ne présentait plus que l'apparence d'un immense Océan, et elle était plongée dans les vastes flots. Le dieu qui a mille têtes, le maître de la nature, pour le bien des mondes, prit cette forme de sanglier du sacrifice, forme puissante et miraculeuse : sur une de ses défenses, il souleva la terre submergée sous l'eau de la mer. Telle est l'apparition que l'on appelle l'apparition du sanglier (Vârâha).

Voici maintenant celle où il se montra sous la forme d'un homme-lion, et donna la mort à Hiranyacasi-pou. Ce fut dans l'âge appelé Crita : cet ennemi des dieux, ce héros Dêtya, fier de sa force, se livra à une rigoureuse pénitence pendant onze mille cinq cents ans<sup>40</sup>, s'abstenant de boire de l'eau, restant avec constance silencieux et immobile dans la même place. Par sa mortification, son abstinence et son application aux saintes études, par sa pénitence et ses austérités, il gagna la faveur du divin Swayambhou, du grand Brahmâ, qui lui apparut sur un char aussi brillant que le soleil et traîné par des cygnes<sup>41</sup>, entouré des Âdityas, des Vasous, des Sâdhya, des vents et des autres dieux, des Roudras, des

---

<sup>32</sup> C'est le mot पशु, *pasou* (*pecus*) que j'ai rendu par *victime*. Il désigne en général un être vivant, et en particulier une chèvre. Ce mot signifie aussi *sacrifice*, *offrande*.

<sup>33</sup> Le *vèdi*, comme nous l'avons déjà dit, est le terrain sur lequel on sacrifie. Voyez note 18, et lect. XXXIII note 5.

<sup>34</sup> Nous avons déjà dit que le *havya* est le sacrifice en l'honneur des dieux, et le *cavya* le sacrifice en l'honneur des mânes.

<sup>35</sup> Le *prâgvansa* (voyez note 14) est une pièce située vis-à-vis de la salle qui contient les ustensiles du sacrifice ; c'est là que s'assemblent la famille et les amis de la personne par qui le sacrifice est offert.

<sup>36</sup> Cet opiat porte le nom de *routchaca*, et plus communément de *rotchanâ* ou *gorochanâ*. C'est une substance jaune et brillante, préparée avec l'urine de la vache ou avec des matières que cet animal a vomies. Elle sert à marquer sur le front des dévots les signes de secte, appelés *tilacas*. On l'emploie aussi dans la peinture, la teinture et la médecine.

<sup>37</sup> छन्दस्, *tchhandas*.

<sup>38</sup> Ce sont des traités sur la théologie des Vèdes ; quelques-uns de ces traités, traduits en persan, ont été reproduits en latin par Anquetil Duperron, et forment l'ouvrage connu sous le nom d'Oupnék'hat.

<sup>39</sup> Voyez la lecture IX.

<sup>40</sup> Comme j'ai averti que la méthode indienne pour compter les années m'e paraissait incertaine, je donne ici le vers qui contient le nombre que j'ai adopté : दशवर्षसहस्राणि शताणि दश पञ्च च.

10,000 + 100x10 +-100x5= 11,500.

<sup>41</sup> L'oiseau consacré à Brahmâ est appelé en sanscrit *hansa* (*anser*).

Viswas, des Yakchas, des Râkchasas, des Kinnaras<sup>42</sup>, des points principaux de l'horizon et des points intermédiaires<sup>43</sup>, des fleuves, des mers, des constellations, des heures, des oiseaux, des poissons, des Dévarchis, riches de leur pénitence, des Siddhas, des Saptarchis, des saints Râdjarchis, des Gandharvas et des Apsarâs. Le maître des êtres animés et inanimés, le sage Brahmâ, environné de tous les Souras, dit au Dêtya : « Je suis satisfait de ta dévotion et de ta ferveur. Je viens t'en féliciter : demande-moi un don, je promets d'accomplir ton vœu ».

« Je demande, répondit Hiranyacasipou, que les dieux, les Asouras, les Yakchas, les serpents, les Râkchasas, les hommes et les Pisâtchas ne puissent me donner la mort. O père du monde, je demande que les Richis puissants par leur pénitence, ne puissent dans leur colère me nuire par leurs imprécations. Tel est le don que je choisis. Qu'invulnérable à toute espèce d'arme, je ne puisse mourir ni par le coup d'une pierre ou d'un arbre, ni par l'effet du sec ou de l'humide, ni d'aucune autre manière ; que je ne succombe que sous la puissance de celui qui de sa main seule me terrassera au milieu de mes serviteurs, de mes soldats et des animaux qui me servent de monture ; que je sois aussi le soleil, la lune, l'air, le feu, l'eau, le firmament, les constellations, les dix points cardinaux, la colère, le désir, Varouna, les Vasous, Yama, le dieu dispensateur des richesses, roi des Yakchas et des Kimpourouchas<sup>44</sup> ».

Ainsi parla le Dêtya au divin Swayambhou, qui lui répondit en riant : « Mon ami, je t'accorde tous ces dons merveilleux : tu jouiras, sans aucun doute, de l'objet de tes désirs ». Il dit, et disparut dans les airs pour retourner dans sa brillante demeure qu'habite la troupe des Brahmarchis. En apprenant quel privilège venait d'être accordé à Hiranyacasipou par le dieu qui est sorti du sein de l'onde<sup>45</sup>, les dieux avec Indra à leur tête, et les serpents, les Gandharvas et les Mounis, vinrent remonter à Brahmâ le danger d'une pareille concession. « Grand Dieu, lui dirent-ils, fort de ce privilège, l'Asoura nous donnera la mort. Ayez pitié de nous, et trouvez le moyen de le détruire lui-même ». Le divin Swayambhou, père et souverain de tous les êtres, fondateur des havyas et des cavyas<sup>46</sup>, esprit invisible et matière organisée, maître éternel, en entendant ce discours des dieux, prononcé dans l'intérêt du monde, leur répondit : « O dieux, il doit jouir du fruit de sa pénitence ; mais à la fin, le divin Vichnou lui donnera la mort ». A ces mots du dieu né du sein d'un lotus, tous les Souras retournèrent avec joie dans leurs demeures.

Cependant le Dêtya Hiranyacasipou, orgueilleux du privilège qu'il avait obtenu, tyrannisait tous les êtres. Il allait, jusque dans leurs ermitages, tourmenter les saints Mounis, occupés d'œuvres pieuses et de mortifications, et ne connaissant d'autre plaisir que celui que donnent le devoir et la vérité. Vainqueur des Dévas habitants des trois mondes, et souverain de ce triple empire, le puissant Asoura avait établi son séjour dans le ciel. Sa grandeur l'avait comme enivré : il n'admettait plus aux sacrifices que les Dêtyas, et en avait exclu tous les dieux. C'est alors que les Âdityas, les Roudras, les Viswas, les Vasous, demandèrent la protection du dieu des dieux, puissant et sauveur, de Vichnou, maître des sacrifices, seigneur adoré par le monde, de Nârâyana qui est le passé, le présent et l'avenir.

---

<sup>42</sup> Les Kinnaras étaient des demi-dieux, que l'on représentait avec une tête de cheval. Ils étaient attachés au service de Couvera comme musiciens.

<sup>43</sup> Outre les dix points cardinaux reconnus chez les Indiens et dont on faisait des divinités, sous le nom de *Disas*, il y avait encore des points intermédiaires appelés *vidisas*, et d'autres nommés *pradisas* et *apadisas*.

<sup>44</sup> Ce mot est synonyme de Kinnara. Voyez la note 42.

<sup>45</sup> Cette idée rappelle le moment de la création où Brahmâ, dans l'oeuf d'or, apparut sur la mer universelle.

<sup>46</sup> Voyez la note 34.

« Maître des dieux, lui dirent-ils, secourez-nous aujourd'hui contre Hiranyacasipou. Vous êtes notre dieu, notre protecteur, notre conseil ; vous êtes pour nous bien au-dessus de Brahmâ et de tous les Souras. O vous, dont l'oeil ressemble à la feuille du lotus, vous qui pouvez détruire les armées de vos ennemis, sauvez-nous aujourd'hui des fureurs de la race de Dit ». Vichnou leur répondit : « Dieux immortels, soyez sans crainte ; croyez-en ma parole, avant peu vous rentrerez au ciel. Ce Dêtya, entouré de sa cour et fier d'un privilège usurpé, ce roi des Dânavas, qu'aucun immortel ne peut mettre à mort, ne saura me résister ».

Ainsi parle le grand Hari, et il quitte les dieux pour se rendre au conseil d'Hiranyacasipou. Il prend cette forme que l'on appelle Nârasinha ; la moitié de son corps est d'un homme, l'autre moitié d'un lion. Il est brillant, fort, retentissant et rapide comme le nuage orageux. Il frappe ses deux mains l'une contre l'autre, et d'une seule il va saisir et tuer le Dêtya vigoureux et superbe, comparable au tigre pour la force, et protégé par la foule de ses orgueilleux compagnons. Tel fut l'homme-lion : Vichnou apparut aussi sous la forme d'un nain pour le malheur des Dêtyas.

Le puissant Bali faisait un sacrifice : le puissant Vichnou, en trois pas, renversa ces grands Asouras, qu'il semblait que rien ne pouvait renverser. Là se trouvaient assemblés Viprachitti, Sivi, Sancou, Ayassancou, Ayassiras, Aswasiras<sup>47</sup>, le courageux Hayagrîva, le rapide Kétoumân<sup>48</sup>, Ougra, le grand Ougravyagra, Pouchcara, Pouchcala, Aswa<sup>49</sup>, Aswapati, Prahrâda, Coumbha, Samhrâda, Gaganapriya, Anouhrâda, Hari, Hara, Varâha, Samhara, Ahara, Sarabha<sup>50</sup>, Salabha, Coupatha, Copana, Cratha, Vrihatkîrtti, Mahâdjihwa, Sancoucarna, Mahâswana, Dîrghadjihwa, Arcanayana, Mridoutchâpa<sup>51</sup>, Mridoupriya, Vâyou, Djavichtha, Namoutchi, Sambara, le grand Vikchara, Tchandrahantri, Crodhahantri, Crodhavarddhana, Câlaca, Câlakéya, Vritra, Crodha, Virochana, Garichtha, Varichtha<sup>52</sup>, Pralamba, Naraca, Indratâpana, Vatâpin, Asiloman, Pouloman, Vâchcala, Pramada, Mada, Khasoûma, Câlavadana, Carâla, Côsica, Sara, Écâkcha, Tchandrabâhou, Samhâra, et Bhidouraswana<sup>53</sup>. Leurs mains sont armées des instruments qui tuent cent hommes<sup>54</sup>, de disques, de massues, de machines qui lancent les pierres, de traits<sup>55</sup>, de mortiers<sup>56</sup> garnis de dards, de haches, de noeuds coulants<sup>57</sup>, de larges marteaux,

---

<sup>47</sup> Ce nom est répété deux fois dans cette liste.

<sup>48</sup> Même observation.

<sup>49</sup> Le manuscrit de M. Tod t'appelle *Sâkha*.

<sup>50</sup> Le même manuscrit de M. Tod porte ici *Sarala*.

<sup>51</sup> Le même manuscrit donne *Mridouvâkya*.

<sup>52</sup> Ce manuscrit, au lieu de ce personnage, met *Tchacrahasta*.

<sup>53</sup> Je me suis permis ici une correction, ne pouvant me résoudre adopter *Mridouraswana*, qui ne me paraissait pas un mot sanscrit

<sup>54</sup> Le nom de cette arme est शतघ्नी, *sataghni*. On a voulu la faire passer pour une espèce d'arme à feu, connue des anciens Indiens ; mais il paraîtrait que c'était une pierre garnie de piquants de fer.

<sup>55</sup> Mes trois manuscrits appellent cette arme भिण्डिपाल, *bhindipâla*. M. Wilson donne भिन्दपाल, *bhindapâla*. Il dit que c'est une petite flèche lancée à la main, ou par le moyen d'un tube.

<sup>56</sup> Je ne sais pas trop quelle espèce d'arme peut être un mortier. Je suppose que cette arme ressemble à la description que l'on donne de la *sataghni*. Voyez note 54.

<sup>57</sup> पाश, *pâsa*.

de pilons, de quartiers de rocher et de tridents. L'extérieur de ces guerriers, terribles et impétueux, est aussi varié que leurs armes. A voir leurs têtes, on les prendrait pour des têtes de tortues, de coqs, de corbeaux, de hiboux, d'ânes, de chameaux, de porcs, de poissons, de chacals, de rats, de grenouilles, de loups, de chats, de lièvres, de crocodiles, de béliers, de vaches, de chèvres, de brebis, de buffles, d'alligators, de hérissons, de hérons, de sarabhas<sup>58</sup>, de rhinocéros et de paons. Ils sont couverts de peaux d'éléphants ou d'antilopes noires, ou bien d'écorces d'arbres. Ces Asouras sont magnifiquement ornés de turbans, de diadèmes, de pendants d'oreille, d'aigrettes, de panaches, de colliers. Tel est le costume varié de ces Dêtyas, parés aussi de mille et mille guirlandes. Ils saisissent leurs armes qui semblent lancer des flammes. Ils environnent Hrichîkesa ; mais celui-ci marche, et de ses pieds, de ses mains, il renverse les Dêtyas. Sa forme devient terrible, et du premier pas, il est maître de la terre : la lune et le soleil sont à la hauteur de sa poitrine. Du second pas il s'empare du ciel, et ces astres sont à son ombilic. Il va plus haut, et ils ne lui viennent plus qu'au genou. Tel est le récit des saints Brahmanes<sup>59</sup>. Maître de la terre et vainqueur des Asouras, le tout-puissant Vichnou rendit le ciel à Indra. C'est ainsi que les sages, instruits dans les Vèdes, racontent à la gloire de Vichnou l'apparition du nain, qu'ils appellent Vâmana.

Ce dieu, âme de tous les êtres, se montra encore sous le nom de Dattâtréya<sup>60</sup>, modèle de patience et de miséricorde. Les dieux n'existaient plus ; les cérémonies et les sacrifices avaient cessé ; les obligations des quatre castes étaient confondues ; l'amour du devoir était affaibli ; le vice croissait en force ; la vérité avait perdu son influence ; l'injustice régnait avec audace, les êtres dépérissaient, et toute distinction entre les familles était méconnue. C'est le sage Dattâtréya qui rétablit les sacrifices, les cérémonies, les Vèdes ; lui, qui arrêta la confusion des castes. C'est lui aussi qui donna au roi des Héhayas, au prudent Ardjourna<sup>61</sup>, fils de Critavîrya, un heureux privilège. « Je t'accorde, lui dit-il, que tes deux bras s'augmentent au nombre de mille. Tu régneras sur toute la terre, vainqueur de tes ennemis, et fidèle à toutes les règles du devoir ».

Grand roi, après t'avoir parlé de cette noble et brillante manifestation de Vichnou, je te raconterai son apparition comme fils de Djamadagni, quand il vint sous le nom de Râma, prince et guerrier, donner la mort sur le champ de bataille à cet Ardjourna, fort de ses mille bras. En vain celui-ci, élevé sur son char, menaçait en grondant comme la nuée chargée d'orages : le petit-fils de Bhrigou le terrassa, le frappa à plusieurs reprises, lui et sa famille, et lui coupa ses mille bras avec sa hache<sup>62</sup> brillante comme le feu. La terre, couronnée des monts Mérou et Mandara, fut dix-sept fois couverte du sang des Kchatriyas, qu'il massacra par milliers. Quand il eut détruit cette race guerrière, consacrant ses victoires par la pénitence, pour effacer la trace de tous ses péchés, il célébra le sacrifice du cheval. C'est

---

<sup>58</sup> Le *sarabha* est un animal fabuleux, qui habite les Montagnes de neige et à qui l'on donne huit jambes. Le manuscrit dévanâgari de Paris, au lieu de *sarabha*, porte *garouda*, qui est le nom d'un oiseau fabuleux, compagnon de Vichnou.

<sup>59</sup> C'est cette aventure qui a fait donner à Vichnou le surnom de *Trivicrama* (le dieu aux trois pas). Le mot *trivicrama* est aussi employé pour désigner la personne qui possède les trois degrés de la science magique, appelés *âcrama*, *pracrama* et *vicrama*.

<sup>60</sup> Ce mot signifie *Datta*, fils d'*Atri*. La légende raconte que la Trirnoûrtti indienne s'incarna dans le sein d'Anousouyâ, femme d'*Atri* : Soma fut l'avatare de Brahmâ ; Datta, l'avatare de Vichnou ; et Dourvâsas, l'avatare de Siva. Wilford veut que Datta soit le Thoth égyptien. Voyez la lecture XXXIII.

<sup>61</sup> Voyez la lecture XXXIII.

<sup>62</sup> Cette hache s'appelle *parasou* : de là vient que ce Râma (car il y a trois Râmas) est nommé *Parasourâma* (le Râma à la hache). Cette légende a cela de singulier, que Vichnou vient, sous le nom de Râma, défaire ce qu'il a fait sous le personnage de Datta. Pour la naissance de Pârasourâma, voyez la XXVIIe lecture.

dans ce sacrifice magnifique, que, satisfait de Casyapa, fils de Marîtchi, il lui donna la terre en présent. Vaillant guerrier, sage et glorieux vainqueur, il profita de cette circonstance solennelle pour distribuer à ses compagnons d'armes des armures, des chevaux, des chars, de l'or, des vaches et des éléphants. Aujourd'hui retiré sur le mont Mahendra<sup>63</sup>, et livré, pour la félicité des mondes, aux ferveurs de la pénitence, il brille d'un éclat tout divin. C'est ainsi que le sage Vichnou, chef des Souras, le dieu marqué du signe Srîvatsa, se manifesta comme fils de Djamadagni.

Dans le 24<sup>e</sup> youga<sup>64</sup>, celui dont l'oeil ressemble à la feuille du lotus, naquit comme fils de Dasaratha et disciple de Viswâmitra. Pareil à un soleil resplendissant, il apparut dans le monde sous le nom d'un guerrier puissant, de Râma, partagé en une quadruple forme<sup>65</sup>. Il vint, plein de gloire et de majesté, terminer les souffrances du monde, confondre les Râkchasas, et ranimer l'amour du devoir. Ce prince mortel fut une incarnation du souverain des êtres.

D'abord il reçut du sage Viswâmitra des armes que les Souras eux-mêmes devaient redouter, et destinées à la mort de leurs ennemis. Orgueilleux de leur force, Mârîtcha et Soubâhou troublaient les sacrifices des pieux Mounis. Le vaillant Râma les attaqua et leur donna la mort. Pendant les cérémonies du sacrifice du grand Djanaca, il rompit en se jouant l'arc de Siva. Durant quatorze ans, ce petit-fils de Raghon, fidèle observateur de toutes les lois, séjourna dans la forêt, et s'y soumit aux rigueurs de la pénitence : son frère Lakchmana n'avait point voulu le quitter ; et là, heureux du bonheur de tous les êtres, Râma avait encore pour compagne celle que les hommes ont appelée la belle Sîtâ, et qui n'était autre que Lakchmî, descendue sur la terre avec son divin époux. Habitant du séjour des mortels, il y accomplit l'oeuvre des dieux.

Poursuivant les traces du ravisseur de Sîtâ, ce héros donna la mort à deux Râkchasas terribles et puissants, Virodha et Cabandha, qui se trouvaient sous le coup d'une imprécation des Gandharvas. Il perça leurs corps de ses traits aussi brillants que les rayons du feu et du soleil, de ses traits dont la tête était ornée d'un or éblouissant, et dont la force égalait celle de la foudre d'Indra.

Il combattit et tua Bâlin, roi des singes, et fit sacrer à sa place Sougrîva dont il avait embrassé la cause.

Le roi des Râkchasas, Râvana, avait obtenu la faveur de pouvoir braver tous les coups des Dévas, des Asouras, des Yakchas et des Râkchasas leurs alliés. Entouré d'une troupe innombrable, pareil à un nuage noir et menaçant<sup>66</sup>, ce monarque, puissant et cruel, se rendait redoutable aux trois mondes. Fier d'un privilège qui le protégeait contre les Souras, terrible et semblable au tigre pour la force du corps, cet impie furieux, cet

---

<sup>63</sup> Le Mahendra est une chaîne de montagnes que l'on regarde comme la partie septentrionale des Gates.

<sup>64</sup> Le mot *youga* présente une idée trop vague pour que je puisse expliquer ce chiffre 24. Il y a quatre yougas ; mais ils sont subdivisés en un certain nombre de parties qu'on nomme *bhâgas*. *Youga* serait-il ici un mot synonyme de cette dernière expression ? Dans ce cas, l'auteur désignerait la 24<sup>e</sup> partie de l'âge Trêtâ, vers la fin duquel naquit ce second Râma, que l'on appelle Râmachandra.

<sup>65</sup> Ce passage est obscur : il dit que le maître aux grands bras se fit quadruple, कृ वामानं महाबाहुश्चतुर्धा प्रभुरी रः. J'avais d'abord pensé que l'auteur faisait ici allusion aux quatre bras avec lesquels on représente Vichnou. J'ai soupçonné ensuite qu'il voulait dire que Vichnou était venu animer à la fois Râma et ses trois frères. Cette dernière explication, que j'ai adoptée, ne me satisfait pourtant pas. Les mêmes expressions se retrouvent ailleurs : voyez la LXXVIII<sup>e</sup> lecture.

<sup>66</sup> Je n'ai pas rendu un mot qui se présente quelquefois, et qui signifie *masse d'onguent noir*, नीलाञ्जनचय. L'*andjana* est un onguent dont on se sert dans l'Orient pour noircir les sourcils.

invincible fils de Poulastya, vint, malgré son courage, sa grande taille, ses clameurs retentissantes et l'armée qui l'environnait, tomber sous la main de Râma, maître divin de tous les êtres, et entraîna dans sa ruine son frère, ses enfants, ses amis et tous ses guerriers. Un Dânavas superbe, fils de Madhou et nommé Lavana, avait aussi reçu un privilège dont il abusait pour répandre au loin la terreur. Ce grand Asoura fut tué par Râma dans le bois de Madhou (Madhouvana). Râma, le plus instruit des hommes dans la science du devoir, après avoir accompli toutes ces oeuvres, offrit sans obstacle dix sacrifices sanglants<sup>67</sup> de cheval. Sous le règne de Râma, on n'entendit aucune mauvaise parole, le vent ne transmit aucune indigne rumeur<sup>68</sup> ; on respectait les propriétés ; les veuves ne se livraient point aux plaisirs, et elles n'avaient point perdu, en perdant leurs époux, toute espèce de protection. Sous le règne de Râma, tout le monde aimait la vertu ; les mortels n'avaient à redouter ni l'eau ni le vent, et les vieillards ne se voyaient point obligés de célébrer les funérailles des enfants. Les Kchatriyas étaient soumis aux Brahmanes, les Vêsyas aux Kchatriyas, et les Soûdras aux trois autres castes. Le mari ne négligeait point sa femme ; la femme respectait son mari. Les hommes pratiquaient la vertu, et la terre n'était point irritée. Râma, souverain des mortels, se montrait aussi leur protecteur. La vie humaine durait alors mille ans ; et les hommes, pères de mille enfants, ne connaissaient point les maladies. Sous le règne de Râma, les dieux, les Richis et les hommes habitaient ensemble sur la terre. Tels sont les récits que font sur ce grand et sage monarque les hommes qui connaissent nos antiques annales, et qui savent la vérité sur son histoire. Ce prince avait le corps noirci par le soleil<sup>69</sup>, les yeux rouges, le visage enflammé, les bras longs<sup>70</sup>, les épaules d'un lion ; il possédait les formes et la beauté de la jeunesse et l'éloquence la plus variée. Il régna sur Ayodhyâ pendant onze mille ans<sup>71</sup>. Durant tout ce temps, on ne cessa d'entendre le son religieux du Rig, de l'Yadjour et du Sâma, ou le son guerrier de la corde de l'arc : c'étaient des libéralités, des sacrifices continuels. Ami de la vérité, orné de mille vertus, Râma, fils de Dasaratha, brilla, comme le soleil et la lune, de son propre éclat. Après avoir fait des centaines de sacrifices accompagnés des plus riches présents, cet illustre petit-fils de Raghous, ce noble descendant d'Ikchwâcou, fameux par la mort de Râvana et la destruction de son armée, quitta Ayodhyâ pour monter au ciel. Une autre manifestation de Vichnou eut lieu à l'époque de la catastrophe<sup>72</sup> de Mathourâ : ce dieu vint, pour l'avantage du monde entier, combattre et tuer Sâlwa, Mênda,

---

<sup>67</sup> Le texte sanscrit porte जारुथ, *jâroutha*, qui signifie *charnel* : les autres sacrifices n'étaient que des offrandes de fleurs et de fruits présentés aux dieux, ou du beurre jeté dans le feu.

<sup>68</sup> J'ai pensé que le mot मारुत, *mârouta* (*ventus*) devait être pris ici dans un sens figuré : j'ai cru cependant, en traduisant ce passage, pouvoir réunir les deux sens, नाकुलमारुतो वभौ

<sup>69</sup> श्याम, *syâma*.

<sup>70</sup> Le texte dit que ses bras descendaient jusqu'à ses genoux.

<sup>71</sup> Quant à ce nombre, voici le vers du texte : दश वर्षसहस्राणि दश वर्षशतानि च,  $10,000 + 10 \times 100 = 11,000$ . En prenant ces années pour des jours, on trouve que le règne de Râma aurait été de 30 ans. Bailly dit dans son *Astronomie*, tom. I, p. 154 :

<sup>72</sup> C'est ainsi que j'ai rendu कल्प, *calpa*. Ce mot semble indiquer que le temps pendant lequel a fleuri la ville de Mathourâ, forme une ère, une époque.

Dwivida<sup>73</sup>, Cansa, Arichta, Vrichabha<sup>74</sup>, Kési, la prostituée Poûtanâ, l'éléphant Couvalayâpîda, Tchânôûra et Mouchtica, tous Dêtyas revêtus d'une forme mortelle. Il coupa les mille bras de l'enchanteur Bâna ; il donna la mort sur un champ de bataille à Naraca et au puissant Câlavyana : il dépouilla les rois de leurs richesses et de leurs pierres précieuses, et frappa tous les princes que l'on regardait sur la terre comme invincibles.

La neuvième manifestation de Vichnou arriva dans la 28e section du Dwâpara<sup>75</sup> : il naquit alors sous le nom de Védavyâsa, disciple de Carna. Védavyâsa divisa les Vêdes en quatre parties ; ce fut d'un fils de Satyavatî sa mère que sortit la famille de Bharata.

Telles sont les manifestations passées du grand Vichnou né autrefois pour le bien du monde : on parle aussi de manifestations futures. C'est encore pour l'intérêt de tous les êtres que, dans sa dixième manifestation, il viendra sous la forme de Calkin, surnommé Vichnouyasas, Brahmane sorti de Sambalagrâma<sup>76</sup>, et disciple d'Yâdjnavalkya<sup>77</sup>. Réunissant tous ceux qui devront participer à sa mission, il s'établira avec sa suite dans le pays situé entre le Gange et l'Yamounâ, et les temps se trouvant alors accomplis, il n'y aura plus sur la terre que des gens armés ; les rois seront tués, les peuples resteront sans lois et sans protecteurs. Les hommes se massacreront dans les batailles, se volant mutuellement, accablés de maux et sans pitié pour les maux des autres. Ils arriveront par cette suite de calamités à l'époque du crépuscule (Sandhyâ) du Cali-youga, où tous les êtres cesseront d'exister. A cet âge succédera celui que l'on appelle Crita, âge de vertu et de perfection.

Ces manifestations divines que nous venons de citer, et beaucoup d'autres encore où différents dieux viennent aussi jouer un rôle, sont rapportées dans les Pourânas, par les maîtres de la science sacrée, pour exalter la gloire du souverain maître des mondes. En écoutant ces antiques histoires, consignées dans les Vêdes et les saintes écritures, les dieux éprouvent un vif sentiment d'admiration et les Pitris se livrent à des transports de joie. Quant au mortel qui, dans la posture du respect et de l'adoration<sup>78</sup>, entend le récit de ces métamorphoses

merveilleuses, il est délivré de tous ses péchés, et il obtient pour longtemps, par la faveur de Vichnou, la fortune, les richesses et les plaisirs.

---

<sup>73</sup> Au lieu de *Dwivida*, qui est un personnage de l'histoire de Râmatchandra, le manuscrit dévanâgari de Paris porte le mot द्विविध *dwividha*, qui signifie *double*, et qui, appliqué à Gansa, rappellerait que ce personnage est un Asoura incarné.

<sup>74</sup> Autrement dit le *taureau*.

<sup>75</sup> Voyez la XVIIIe lecture, note 13.

<sup>76</sup> J'ignore si par ces mots j'ai bien rendu सम्बलग्रामको द्विजः. Le mot *sambalagrâma* décomposé signifie *bourg de prostituées*.

<sup>77</sup> Yâdjnavalkya est un fameux législateur, auteur supposé d'un code très-célèbre ; on dit aussi qu'il enseigna le premier la partie de l'Yadjour-Vêda appelée blanche, que le soleil lui révéla en lui apparaissant sous la forme d'un cheval. Les traditions mythologiques le font vivre à la cour du roi Djanaca, et par conséquent du temps du deuxième Râma, qui est Râmatchandra.

<sup>78</sup> Cette posture est celle du *critândjali*. Voyez lecture V.

## QUARANTE-DEUXIÈME LECTURE.

### COMBAT MERVEILLEUX DE TÂRACA<sup>1</sup> ; PROMESSE DE VICHNOU.

Vêsampâyana dit :

O roi, je te dirai comment Vichnou, dans le Crita-youga, fut Vichnou et Hari ; comment il est Vêcountha<sup>2</sup> parmi les dieux et Crichna parmi les hommes ; comment ici-bas il est Îswara<sup>3</sup>, voie secrète et impénétrable de toutes les oeuvres passées et futures.

Celui qui est à la fois l'être simple et matériel<sup>4</sup>, est aussi Nârâyana, dieu des dieux, âme de l'infini, source intarissable de créations. Ce Nârâyana, dans le Crita-youga, fut Hari : il fut même aussi Brahmâ, Indra, Soma, Dharma, Soucra et Vrihaspati. C'est lui encore qui devint fils d'Aditi<sup>5</sup>, et qui prit naissance dans la famille des Yâdavas. Comme fils d'Aditi, il porta le nom de Vichnou, et se trouva frère d'Indra et plus jeune que lui. Il naquit en cette qualité pour venger les Souras et donner la mort à leurs irréconciliables ennemis les Dêtyas, les Dânavas et les Râkchasas.

Esprit vivifiant de la nature, il a créé Brahmâ ; celui-ci fut le premier mâle, et pour la formation du monde, donna naissance aux Pradjâpatis<sup>6</sup>, lesquels, devenus chefs de sept races dont Brahmâ est le premier auteur, ont par là étendu et perpétué l'oeuvre éternelle du créateur.

Oui, Vichnou mérite les louanges du monde ; et je veux te faire le récit de ses oeuvres miraculeuses.

Le Crita-youga venait de s'ouvrir, et Vritra<sup>7</sup> avait déjà été tué, lorsque commença dans les trois mondes le combat de Târaca. Les terribles Dânavas, transportés d'une ardeur guerrière, terrassaient les Dévas, les Gandharvas, les Yakchas, les serpents et les Râkchasas. Abattus, le front baissé, n'ayant plus dans leurs mains que les tronçons de leurs armes brisées, ceux-ci vinrent trouver le grand Nârâyana dont ils implorèrent le secours et la protection. Cependant des nuages, semblables à un noir charbon, couvraient le soleil, la lune, les étoiles et le ciel entier ; on les voyait déchirés par les éclairs, et ils s'annonçaient par un long et affreux murmure. S'attaquant mutuellement avec violence, les sept ordres de Marouts<sup>8</sup> ébranlaient tout de leur souffle. La pluie rougie par la foudre, les coups de tonnerre, le feu, le vent, formaient un horrible concert dont résonnait le ciel enflammé par des météores effrayants. Mille feux traversaient l'air en forme de comètes : les chars des

---

<sup>1</sup> *Târaca* signifie étoile. Cette lecture et les suivantes renferment plusieurs fictions allégoriques ayant rapport à l'astronomie, ou du moins à la météorologie, et dans lesquelles les poètes puisent souvent des allusions.

<sup>2</sup> Nom patronymique formé du nom de Vicounthâ, femme de Soubhra et mère d'un avatare de Vichnou. On donne de ce mot d'autres étymologies moins positives.

<sup>3</sup> Voyez lecture I. Ce mot signifie ordinairement *seigneur*.

<sup>4</sup> Cette épithète mérite d'attirer l'attention du lecteur, parce qu'elle est composée d'un mot remarquable, qui rappelle un symbole fameux, व्यक्तलिङ्ग, *vyaktalingah*. Le mot. *linga* exprime ici la qualité extérieure et sensible que revêt l'Esprit universel.

<sup>5</sup> Voyez la IIIe lecture.

<sup>6</sup> Voyez la première lecture.

<sup>7</sup> Dêtya qui fut tué par Indra, lequel porte différents surnoms tirés de cette circonstance.

<sup>8</sup> Le texte porte simplement *les sept Marouts*. Je suppose que l'auteur veut désigner la première division septénaire de la rose des vents chez les Indiens. Voy. lect. III,

dieux<sup>9</sup>, détournés de leur route, s'égarèrent çà et là. Le monde craignit la catastrophe qui doit arriver à la fin des quatre âges : telle était l'apparence épouvantable de ces phénomènes menaçants. Les ténèbres avaient tout enveloppé : une profonde obscurité voilait les dix régions célestes. Le jour, comme entouré d'un vêtement noir, ressemblait à la nuit : et dans cette horrible confusion on eût dit que le soleil n'existait plus.

De ses deux bras, le puissant Hari déchirant cet amas d'épaisses vapeurs, montra sa forme divine et noire<sup>10</sup>, pareille à une masse impénétrable de nuages qui composeraient son corps. Cette forme s'étend comme une vaste montagne aux flancs éclairés d'une sombre lumière. Le teint du dieu est d'un pourpre foncé, et son vêtement d'un jaune brillant : sa parure étincelle d'un or pur. Tel paraîtra le feu qui doit tout consumer à la fin des âges. Ses huit membres<sup>11</sup> sont larges et robustes, ses cheveux ornés d'un diadème, ses armes éblouissantes d'or. Il brille des rayons du soleil et de la lune, et s'élève comme une colline orgueilleuse ; portant dans ses mains son irréprochable Nandaca<sup>12</sup>, et dans son carquois ses flèches pareilles à des serpents ; armé en même temps de la lance, du tonnerre, du soc<sup>13</sup>, de la conque<sup>14</sup> du disque et de la massue ; dieu puissant qui est le Vichnousêla<sup>15</sup> (roc de Vichnou), la source de toute constance, le Srîvrikcha (arbre de Srî ou de la félicité), le possesseur de l'arc Sârnga. Le char qui le porte est attelé de chevaux verts<sup>16</sup> ; Garouda lui sert de bannière<sup>17</sup> ; le soleil et la lune sont les roues, le Mandara l'essieu<sup>18</sup>, et le Mérout le

---

<sup>9</sup> Le mot qui exprime cette idée est विमान, *vimâna*. Ces chars, qui transportent les dieux à travers les airs, se meuvent, dit-on, d'eux-mêmes, avec une espèce d'intelligence qui obéit aux désirs de ceux qui les montent.

<sup>10</sup> कृष्ण, *crichna*, que j'ai traduit par le mot *noir*, indique aussi la couleur bleu foncé, laquelle en effet convient à Han, qui est le ciel personnifié : voilà pourquoi le même Han reçut le nom de Crichna, lorsqu'il descendit sur la terre pour naître de Vasoudéva.

<sup>11</sup> C'est-à-dire les avant-bras et les bras, les jambes et les cuisses.

<sup>12</sup> On appelle ainsi le cimenterre de Vichnou. Dans les poèmes sanscrits, les armes des héros ont des noms propres qui les distinguent.

<sup>13</sup> Nous avons déjà vu que le soc et le disque étaient deux espèces d'armes employées dans les combats.

<sup>14</sup> On représente ordinairement les guerriers indiens avec une conque marine qui leur sert de trompe

<sup>15</sup> Je ne sais s'il faut donner aux mots *Vichnousêla* et *Srîvrikcha* un sens propre ou un sens figuré. Je doute qu'il soit ici question de cette pierre de Vichnou, appelée *sâlagrâma*, objet d'une haute vénération chez les Indiens, et de l'arbre consacré aussi à ce dieu, qu'on appelle *toulasî* (*ocymum sanctum*.) Au reste, voici l'histoire de cette pierre et de cet arbre. Les légendes rapportent qu'une femme, nommée Toulasî, après une longue pénitence, demanda à Vichnou de devenir son épouse. Lakchmî, qui l'avait entendue, la changea en plante. Alors Vichnou promit à Toulasî qu'il prendrait la forme du *sâlagrâma* et resterait sans cesse avec elle. En effet, les dévots conservent le *sâlagrâma* entre deux feuilles de *toulasî*. Or, le *sâlagrâma* est une pierre ou plutôt un coquillage qu'on trouve dans la Gandakî, et au sein duquel on prétend que Vichnou a séjourné. Le docte Wilson, dans son Dictionnaire, dit que le *srîvrikcha* est le figuier sacré (*ficus religiosa*).

<sup>16</sup> Je traduis ainsi le mot हरि, *hari* : on donne au soleil sept chevaux de cette couleur.

<sup>17</sup> Garouda est un demi-dieu, qui a la tête et les ailes d'un oiseau. Il sert de monture à Vichnou. Il combattit un jour contre ce dieu au sujet de l'*amrita* qu'il avait dérobé, et vaincu par son adversaire, obtint de lui d'avoir une place plus élevée que la sienne. De là vient que, quand Vichnou monte sur son char, Garouda se place au-dessus en forme de bannière flottante.

<sup>18</sup> Le lecteur verra probablement comme moi dans ce passage une allégorie cosmogonique. Le Mérout, que les poètes indiens prennent ordinairement pour le pôle terrestre, me semble ici figurer la longitude ; et par conséquent le Mandara, qui, en qualité d'essieu, forme avec le timon un angle droit, ne peut

timon de ce char entouré de rayons incomparables, que l'oeil ne peut soutenir. Les astres y brillent comme des fleurs dont un peintre l'aurait orné ; les planètes et les constellations forment une espèce de guirlande qui l'entourne. Monté sur ce char merveilleux, le dieu apparaît dans l'air aux Souras vaincus par les Dêtyas : sa présence calme leurs terreurs. Tous, dans une posture respectueuse, implorèrent leur sauveur ; Indra s'avance à leur tête, et leur bouche a prononcé le mot qui témoigne de leur amour et présage la victoire<sup>19</sup>. Vichnou, en entendant leurs voix, se sent touché d'une tendre compassion. Il pense au moyen de détruire les Dânavas dans un grand combat. Au milieu des airs, le maître souverain de la nature fait aux dieux cette promesse : « Rassurez-vous, ô Marouts ! que le salut soit avec vous, ne craignez rien. Je saurai vaincre les Dânavas, et je vous rendrai les trois mondes ».

Heureux de l'assurance que leur donne Vichnou, source de toute vérité, les dieux sont remplis de joie, comme s'ils venaient d'acquérir l'eau d'immortalité. Les ténèbres disparaissent, les nuages se fondent, les vents soufflent paisiblement, et les dix régions célestes recouvrent leur tranquillité. Les astres reprennent leur clarté, et font autour de la lune leur révolution respectueuse<sup>20</sup>. Les rayons lumineux rendent un pareil hommage au soleil. Les planètes retrouvent leur cours, et les océans rentrent dans leur lit. Les trois voies célestes<sup>21</sup> brillent de nouveau de tout leur éclat. Les fleuves roulent leurs ondes paisibles, et le tumulte des mers s'apaise. Les hommes, dont les sens sont rassurés, respirent tranquillement. Les Maharchis, exempts d'inquiétude, lisent les Vêdes sans se troubler, et dans les sacrifices le feu consume heureusement l'offrande pieuse. Fidèle à suivre la règle du devoir, chacun, dans le monde, se livre à la joie en entendant la promesse que vient de faire Vichnou d'exterminer l'ennemi commun.

## QUARANTE-TROISIÈME LECTURE.

### COMBAT DE TÂRACA : ARMEMENT DES DÊTYAS.

Vêsampâyana continua :

En apprenant la menace de Vichnou, les Dêtyas et les Dânavas résolurent de se préparer au combat et de faire l'épreuve de leurs forces. Maya<sup>1</sup>, avide de gloire, monte sur son char

---

représenter que la latitude. En partant de cette supposition, on expliquerait aisément la fameuse fable du barattement de la mer, dans lequel le Mandara, servant de bâton, est tourné par le serpent Sécha, qui est la figure de l'écliptique. Cette fable, ou l'on a vu l'histoire déguisée du déluge universel, ne me semble qu'une description allégorique du phénomène annuel de l'inondation de l'Inde, commençant en juin et finissant en octobre. Le mot que j'ai traduit par essieu est अक्ष, *akcha*, que M. Wilson donne seulement comme signifiant une partie du char. Peut-être aussi me suis-je laissé trop séduire par la ressemblance d'*akcha* avec *axis*. Ce mot a pourtant cette signification d'essieu dans le 291<sup>e</sup> sloca de la lecture VIII<sup>e</sup> des lois de Manou.

<sup>19</sup> Le mot victoire est un cri d'acclamation ordinaire chez les Indiens.

<sup>20</sup> C'est-à-dire *ils font le pradakchina* cérémonie qui consiste, comme nous l'avons dit, tourner à droite autour de l'objet que l'on veut honorer.

<sup>21</sup> Le lecteur pensera peut-être avec moi que ces trois voies sont le méridien, l'équateur et l'écliptique. Voyez, pour trois autres voies différentes de celles-ci, l'Oupnék'hat, tom. II, pag. 98. Voyez encore la XII<sup>e</sup> lecture des lois de Manou, sl. 3, qui désigne aussi trois voies, l'une supérieure, l'autre inférieure, et la troisième intermédiaire ou terrestre.

<sup>1</sup> Maya est l'ingénieur des Dêtyas. C'est lui qui construit leurs palais ; il a dans ses attributions tous les objets d'art, et il exécute ses ouvrages avec un talent qui tient de la magie.

brillant et divin, qui le porte à travers les plaines de l'air, et dont la force est supérieure à tout. Ce char est d'or, long de douze cents coudées<sup>2</sup>, porté sur quatre roues, hérissé, dans son immense largeur, de toute espèce d'armes, garni de tous les côtés de bruyantes clochettes, recouvert de peaux de tigre, et orné d'or et de pierreries : partout l'oeil y rencontre de nombreuses figures de loups et d'oiseaux. L'essieu et le fond<sup>3</sup> de ce char sont d'une solidité remarquable : aussi haut qu'une montagne, il résonne comme mille nuages ou comme la mer en courroux. Il contient un carquois rempli de traits divins, des massues et des haches ; des drapeaux, des bannières le couvrent en flottant à une grande hauteur ; à voir les filets d'or qui le décorent, son timon et ses roues<sup>4</sup> de même métal, on dirait le palais du soleil dans toute sa splendeur. On le prendrait à sa masse, à sa couleur, pour le roi des éléphants, ou pour un nuage, ou pour la vaste crinière d'un lion. Mille ours le traînent, et Maya, qui le monte, ressemble au soleil s'élevant sur le mont Mérou.

Quant au char de Târa, long d'une lieue<sup>5</sup>, surmonté d'une bannière où brille la figure d'un corbeau, et dont les huit roues sont de fer ainsi que le timon, c'est une masse toute noire, qui ressemble à un monceau de rochers. Il luit de la clarté sombre d'un charbon qui brûle, et résonne d'un bruit sourd, comme le nuage. Il est percé de larges meurtrières rondes<sup>6</sup> garnies d'un grillage de fer, et armées de haches d'armes, de tridents, de traits, de flèches, de noeuds coulants, de dards barbelés, de massues, de leviers et de cognées, dont l'horrible éclat effraye au loin les regards. Attelé de mille ânes vigoureux, ce char s'élève au milieu des bataillons ennemis comme un autre Mandara.

Virothana, animé par la colère et brandissant sa massue, se distinguait au front de l'armée, et ressemblait à un volcan qui brûle par son sommet. Le Dâna Hayagrîva fait avancer au combat un char attelé de mille chevaux, et menace d'exterminer ses ennemis. Allongeant ses mille bras armés d'un grand arc, Varâha à la tête des combattants, paraît comme une haute montagne. Kchara, dans sa colère orgueilleuse, verse des pleurs ; ses dents, ses lèvres, sa bouche tremblent ; il attend avec impatience le signal de l'attaque. Arichta est monté sur un char traîné par douze chevaux, et ce vaillant chef parcourt les rangs des Dânavas. Swéta, fils de Viprachitti, remarquable par la blancheur de sa parure, et placé sur le devant de l'armée, ressemble à une roche blanche. Arichta<sup>7</sup>, le plus cher des enfants de Bali, a pour armes des arbres ou des quartiers de rochers, et se tient à la tête des bataillons, prêt à combattre, et pareil à une montagne. Kisora, plein d'orgueil, brille au milieu des Dânavas comme le soleil à son lever. Lamba, orné d'un vêtement traînant, rappelle à la vue le nuage suspendu dans les airs : il traverse les rangs des Dêtyas, et brille comme le soleil entouré d'une couronne de frimas. Le terrible<sup>8</sup> Swarbhânou est redoutable

---

<sup>2</sup> Le mot sanscrit qui exprime cette mesure est नल्व, *nalwa*. Un *nalwa* équivaut à 400 coudées.

<sup>3</sup> C'est-à-dire, l'endroit où se place le guerrier, उपस्थान, *oupasthâna*.

<sup>4</sup> Ainsi ai-je rendu le mot मण्डल, *mandala*.

<sup>5</sup> Ou d'un *croza* (क्रोश), mesure itinéraire qu'on peut évaluer à 2 milles 1/2.

<sup>6</sup> गवाक्ष, *gavâkcha*, littéralement œil de bœuf.

<sup>7</sup> Dans les noms de ces trois derniers personnages, il me semble qu'il y a un peu de confusion.

<sup>8</sup> Le texte porte *grande planète*, महाग्रहः. On confond ce personnage de Swarbhânou avec Râhou, qui est le noeud ascendant personnifié par les Indiens, et complétant avec Kétou, lequel est le noeud descendant, le nombre de leurs neuf *grahas* ou *planètes*. Râhou, dit-on, dévore la lune et le soleil au moment des éclipses, et la description ici donnée de Swarbhânou semble se rapporter à cette circonstance.

dans le combat par ses mâchoires : ses dents, ses lèvres, ses yeux, voilà ses armes, et il se tient, en riant grossièrement, à la tête des Dânavas.

Parmi ceux-ci, les uns sont portés sur des chevaux ou sur des éléphants ; les autres sur des lions, des léopards, des sangliers, des ours ; quelques-uns sur des ânes et des chameaux, d'autres sur un nuage. Plusieurs s'avancent montés sur des oiseaux de toute espèce, ou soutenus par les vents. Un grand nombre sont à pied, horribles à voir et difformes pour la plupart : les uns n'ont qu'un pied<sup>9</sup> et cependant, comme ceux qui en ont deux, ils sautent dans l'impatience du combat, criant et frappant leurs mains l'une contre l'autre. Mais les chefs surtout se faisaient remarquer par leurs clameurs qui ressemblaient aux rugissements des superbes léopards. Agitant leurs arcs et leurs massues de bois ou de fer, ils balançaient leurs bras tout armés, et provoquaient les dieux. Ils élevaient, en se jouant, leurs dards, leurs noeuds coulants, leurs massues, leurs leviers, leurs traits, leurs instruments qui tuent cent hommes, et leurs masses au tranchant affilé. Avec leurs poignards, leurs tridents, leurs massues de bois, leurs masses de fer, leurs disques brillants, les nobles Dêtyas faisaient une espèce d'épreuve de leurs forces menaçantes, et ils appelaient le combat, comme s'il eût dû leur apporter la victoire. Telle était cette armée de Dânavas, fière de sa force et de ses ressources ; elle s'agitait vis-à-vis des Dévas, tumultueuse comme une armée de nuages : étonnant assemblage, où des milliers de Dêtyas viennent se heurter, et dans lequel l'oeil ébloui trouve la confusion de tous les éléments, de l'air, du feu, de l'eau, des nuages et des rochers. Avant le combat leur ardeur est déjà si grande qu'on la prendrait pour cette ivresse qui suit la victoire.

## QUARANTE-QUATRIÈME LECTURE.

### COMBAT DE TÂRACA : ARMEMENT DE VICHNOU.

Vêsampâyana dit.

Je viens de te dépeindre, ô roi, l'armée des Dêtyas ; maintenant je vais te donner la description de celle des Souras, commandée par Vichnou. Les Âdityas, les Vasous, les Roudras, et les deux vaillants Aswins, accompagnés de leur suite, se placent à leur rang de bataille. A leur tête se présente Indra<sup>1</sup>, le prince des Souras, le gardien du monde, le roi aux mille yeux, monté sur son éléphant divin<sup>2</sup>. A la gauche de ce dieu est son char, aussi rapide que le vol de l'oiseau, porté sur des roues magnifiques, et orné d'un foudre d'or ; il passe, accompagné d'une foule innombrable de dieux, de Gandharvas et d'Yakchas, célébré par la voix des prêtres fervents et des Maharchis, et environné de nuages orageux, sillonnés par l'éclair, gonflés par le tonnerre et pareils à des montagnes volantes. Le dieu quitte ce char pour monter sur son éléphant, quand il parcourt les rangs de son armée. Partout, dans le ciel, à la suite d'Indra, des Brahmanes, placés devant un brasier, chantent des airs sacrés, et font les offrandes de beurre et de riz, au son d'une musique divine. Partout des troupes d'Apsarâs dansent en sa présence. Au-dessus de ce char, attelé de mille chevaux aussi prompts que la pensée, et conduit par le fils de Matali, flotte l'étendard royal. En apercevant cette masse brillante, on croit voir le Mérou tout enveloppé de la splendeur du soleil.

---

<sup>9</sup> Il y a bien dans le texte एकपाद, *écapâdâh* (*unipedes*).

<sup>1</sup> Le mot du texte est *Pourouhoûta*, qui signifie *fort honoré*.

<sup>2</sup> Cet éléphant s'appelle Êrâvata. Il est sorti de la mer lorsque les dieux l'ont barattée.

Aux premiers rangs de l'armée des Souras apparaît Yama<sup>3</sup>, élevant sa terrible verge et sa massue qu'accompagne la mort : par ses cris il épouvante les Dêtyas.

Au milieu des Dévas se montre Varouna<sup>4</sup>, entouré des quatre Océans, et de serpents qui le caressent de leurs langues. Dieu des eaux, il en a la forme : il porte des bracelets formés de coquillages, de coraux et de perles : il tient dans sa main un noeud qui serre l'ennemi et donne la mort : ses chevaux, pareils pour la couleur aux rayons de la lune, soufflent l'eau avec violence et se livrent à mille ébats joyeux. Le dieu est couvert d'un vêtement jaune, et orné de pierres précieuses du noir le plus brillant ; des colliers de perles descendent jusqu'au bas de sa poitrine. Il attend le moment du combat avec la fureur de la mer dont le vent vient de fendre la vague.

Couvéra brille à la tête des Yakchas, des Râkchasas et des Gouhyacas<sup>5</sup> ; ce dieu, roi des rois, maître des richesses, dispensateur de la fortune, est paré de pierres du plus beau jais, et entouré de la troupe des Trésors<sup>6</sup>, Sankha, Padma et les autres, qui obéissent à ses ordres. Ordinairement il se fait porter sur les épaules des hommes<sup>7</sup> ; mais dans un jour de bataille, c'est sur un char, sur le char Pouchpaca<sup>8</sup> qu'il apparaît plein de majesté et d'ardeur. Ami de Siva, on le prendrait pour Siva lui-même.

L'aile de l'orient est commandée par Indra ; celle du midi par Yama, roi des Pitris ; celle de l'occident par Varouna, et celle du nord par Couvéra. Ces quatre régents du monde, aux quatre postes confiés à leur zèle et à leur courage, combattent sous les ordres du souverain des dieux, appuyés par leurs quatre autres collègues<sup>9</sup>.

Parmi les dieux s'avance Soûrya (le soleil), l'âme des douze mois, le père du jour, illuminant le monde de ses mille rayons. Son char aérien est traîné par sept chevaux ; riche, éblouissant de lumière, il a pour roues la porte orientale et la porte occidentale du ciel ; il tourne autour du Mérrou<sup>10</sup>, échauffant l'univers de ses ardeurs inépuisables.

---

<sup>3</sup> Yama est le dieu qui juge les morts ; il est en même temps le régent du midi. Cette verge qu'il porte se nomme *danda*, et sert de marque distinctive au magistrat chargé de la justice : voilà pourquoi Yama a reçu le nom de Dharma. On le confond quelquefois avec le Temps ou Câla et la Mort.

<sup>4</sup> Varouna est le dieu de la mer et le régent de l'ouest. En voyant que les Indiens avaient pris pour président à l'occident le dieu de la mer, j'ai pensé quelquefois qu'il ne fallait pas rapporter l'origine de cette idée mythologique à l'Inde, mais à un pays plus septentrional, par exemple aux contrées bornées à l'ouest par la mer d'Aral ou par la mer Caspienne.

<sup>5</sup> Les Gouhyacas, comme on le voit, sont des demi-dieux de la suite de Couvéra, dieu des richesses, et les gardiens de ses trésors. Leur nom dérive d'une racine qui signifie *garder, cacher*.

<sup>6</sup> Les Trésors (निधि, *nidhi*) sont personnifiés dans la mythologie indienne, et forment une partie du cortège de Couvéra. On les représente avec une corbeille qui renferme des substances diverses, mais dont la nature n'est pas bien déterminée. Les poètes en comptent neuf, savoir *Padma, Mahâpadma, Sankha, Macara, Catchtchapa, Moucounda, Nanda, Nîla* et *Kharba*.

<sup>7</sup> Les auteurs indiens donnent à Couvéra l'épithète de नरवहान, qui signifie *porté sur un homme*. Je ne sais si cette épithète fait allusion à une légende particulière. J'ai pensé qu'appliquée au dieu des richesses, elle était caractéristique, et indiquait l'habitude des gens riches et voluptueux de se faire porter en palanquin.

<sup>8</sup> Ce char se meut de lui-même au gré de celui qui le monte.

<sup>9</sup> Nous avons déjà vu que les Indiens reconnaissaient dix points cardinaux : en retranchant le zénith et le nadir, il en reste huit à l'horizon. Les quatre régents que le poète ne nomme pas sont Vâyou, Agni, Îsa et Nêrrita.

<sup>10</sup> Le mont Mérrou est considéré comme placé au centre des sept continents, et le soleil paraît exécuter autour de lui sa révolution.

Soma (la lune), aux rayons glacés<sup>11</sup>, brille sur un char attelé de chevaux blancs, baignant le monde de ses splendeurs humides et gelées. Ce dieu, chef des Brahmanes, accompagné de la troupe des constellations, portant sur son corps les taches de l'ombre d'un lièvre<sup>12</sup>, ennemi mortel des ténèbres de la nuit, ce prince des astres, maître et dispensateur des fluides<sup>13</sup>, conservateur des planètes, dépositaire de l'ambroisie, premier partage<sup>14</sup> des hommes, fluide élémentaire et glacé, apparaît aux yeux des Dânavas, ayant le froid pour arme.

Celui qui, âme de tous les êtres, dans l'homme se divise en cinq parties, qui va parcourant en maître les sept étages<sup>15</sup> des trois mondes, qui excite et anime le feu<sup>16</sup>, source suprême de la nature, qui dans la voix humaine se produit par les sept tons de la gamme<sup>17</sup>, qui est le premier entre les éléments, et qu'on surnomme l'incorporel, qui, léger dans sa course, a l'éther pour voie et le son<sup>18</sup> pour essence, Vâyou enfin, qui donne la vie à tout ce qui existe, se lève avec toute sa force, et de son souffle trouble les Dêtyas : il les prend en face comme de revers, et amène avec lui les nuages.

Les Marouts, les Dévas, les Gandharvas et les Vidyâdharas<sup>19</sup> se jouaient avec leurs brillantes épées qui ressemblaient à des serpents déchaînés. Les princes des dragons célestes, tels que les flèches des Souras, lançaient, dans leur colère, un poison brûlant, et couraient par les airs la gueule ouverte. Les montagnes et les rochers<sup>20</sup>, avec leurs pointes aiguës et leurs arbres aux cent branches, se rangeaient du côté des dieux pour abattre la puissance des Dânavas.

---

<sup>11</sup> On ne doit pas s'étonner que passant de la chaleur excessive des jours à la fraîcheur des nuits, l'Indien s'exagère l'influence de la lune, dont les rayons lui semblent tenir de la nature de la glace. Il suppose qu'une pierre particulière (peut-être le cristal), appelée *tchandrâcânta*, est formée des rayons congelés de la lune.

<sup>12</sup> Les taches de la lune passent chez les Indiens pour être des lièvres ; de là l'épithète de *sasin* qu'on donne à cet astre.

<sup>13</sup> Principalement des fluides du corps humain, que l'on désigne par le mot *rasa*. Voyez la XI<sup>e</sup> lecture.

<sup>14</sup> Les Pitris, ou âmes des hommes, vont d'abord dans la lune, et s'y nourrissent de l'ambroisie dont elle est le réservoir : voilà vraisemblablement pour quelle raison on appelle Soma *le premier partage des hommes*.

<sup>15</sup> J'ai ainsi rendu le mot *सप्तस्कन्ध*, *saptascandha*. J'ai pensé que par ce mot, qui littéralement signifie *sept épaules*, l'auteur désignait les sept mondes ou *locas*, lesquels existent dans ces autres mondes qui sont au nombre de trois. Voyez à ce sujet le Dictionnaire de M. Wilson, au mot *लोक*, *loca*.

<sup>16</sup> Sans doute l'auteur fait allusion à l'instrument qui sert à souffler le feu ; l'expression qu'il emploie est *अग्नेयन्त्रि*, *agner yantri*. Je sais que l'on pourrait aussi bien l'interpréter par *celui qui arrête et comprime le feu*. J'aime mieux y voir celui qui agit sur le feu par le moyen d'une machine.

<sup>17</sup> L'échelle musicale porte le nom de *swaragrâma*. Les Indiens font des notes de la gamme autant de nymphes. Voyez à ce sujet les Recherches asiatiques, tom. III, pag. 64, et tom. IX, pag. 446.

<sup>18</sup> Le son, est la propriété particulière de l'éther ; de l'éther naquit le vent, qui a deux propriétés, le tact et le son ; la lumière, formée du vent, a trois propriétés, la forme, le tact et le son, etc. ; chaque élément possédant ainsi toutes les qualités de ceux qui le précèdent. Voyez le Bhâgavata-pourâna, liv. II.

<sup>19</sup> Nom d'une caste de demi-dieux, qui vivent au milieu des airs, avec le pouvoir de rester invisibles. Le mot *vidyâ* s'entend d'une espèce de boulette magique qui, placée dans la bouche d'une personne, lui donne la puissance de s'élever dans le ciel.

<sup>20</sup> Autrefois les montagnes avaient des ailes et se transportaient par les airs de place en place. Ce fut Indra qui, avec sa foudre, leur brûla ces ailes.

Cependant le divin Hrichîkésa, sur l'ombilic duquel s'éleva le grand lotus, qui en trois pas a parcouru les trois mondes, qui à la fin des âges brille sous la forme du feu aux noires empreintes<sup>21</sup>, le maître de l'univers qui a eu la mer pour berceau, le vainqueur de Madhou, honoré par les sacrifices et qui dévore l'holocauste, qui est à la fois la terre, l'eau et le ciel, l'âme de la nature, l'être bon, magnanime et généreux, qui donne la paix à ses amis, la mort à ses ennemis, matrice et semence du monde, précepteur des hommes, Vichnou, au milieu de l'armée des immortels, tient dans sa main droite son disque victorieux, brillant comme le disque du soleil armé de tous ses rayons ; de sa main gauche il brandit sa large et terrible massue, qui porte le trépas dans les rangs de ses ennemis. Dans ses autres mains<sup>22</sup>, le maître divin et glorieux, qui a pour étendard l'oiseau destructeur des serpents<sup>23</sup>, agite son arc ou d'autres armes éblouissantes de lumière.

Hari, au moment du combat, est monté sur cet oiseau, frère aîné d'Arouna<sup>24</sup> et fils de Casyapa, ornement des airs qu'il parcourt avec orgueil et puissance. Garouda porte, comme collier<sup>25</sup>, un des rois des serpents ses ennemis. Il enleva jadis l'astre qui est le réservoir de l'ambrosie<sup>26</sup>, et il garde encore la trace de la foudre d'Indra irrité contre le ravisseur, auquel Vichnou seul put reprendre sa proie. Sa hauteur égale celle du Mandara, et sa force a cent fois paru dans les disputes des Dévas et des Asouras. Une aigrette surmonte sa tête, ceinte d'un diadème et ornée de pendants d'oreilles magnifiques. Son plumage varié brille comme une montagne féconde en minéraux divers. Ses serres et son bec sont aigus : un duvet blanc comme les rayons de la lune couvre sa gorge parée du trophée conquis sur les serpents, lequel est pour lui la plus brillante des pierres précieuses. Quand il s'amuse à déployer dans le ciel ses ailes peintes de riches couleurs, on dirait deux nuages, pareils à ceux que, vers la fin des temps<sup>27</sup>, sillonne l'arc d'Indra. Son grand corps est un étendard resplendissant, où se déploient les trois couleurs, le noir, le rouge et le jaune. Vichnou lui-même, assis sur l'oiseau Souparna, entraîne à sa suite les divers ordres de dieux et les sages Mounis. Leurs voix saintes, accoutumées à la prière, célèbrent à l'envi celui qui porte la massue, celui qu'embrasse le fils de Visravas<sup>28</sup>, qui précède le fils de

---

<sup>21</sup> कृष्णवर्त्मा, *crichnavartmâ*. On donne au feu cette épithète, parce qu'il est obscurci de fumée, ou parce qu'il noircit tout sur sa route.

<sup>22</sup> Vichnou a ordinairement quatre bras.

<sup>23</sup> Ces mots désignent Garouda, appelé aussi *Souparna*, espèce de vautour qui est, par sa nature, l'ennemi naturel de la race des serpents. La mythologie dit que Vinatâ, mère de Garouda, et Cadrou, mère des serpents, foutes deux femmes de Casyapa, avaient eu ensemble une dispute, dont le résultat avait été de diviser à jamais leurs enfants

<sup>24</sup> Arouna est le conducteur du char du soleil. Il joue dans la mythologie indienne le personnage de l'Aurore.

<sup>25</sup> Garouda voulut se marier : les serpents, déjà assez malheureux, se récrièrent. Il en fit un grand carnage. Un seul échappa, et tombant aux pieds de Garouda, il lui demanda grâce. Celui-ci le prit, et l'attacha pour trophée autour de son col.

<sup>26</sup> Vinatâ, mère de Garouda, étant devenue, à la suite d'une gageure, l'esclave de Cadrou, mère des serpents, ceux-ci, pour prix de sa délivrance, demandèrent à Garouda l'*amrita* dont la lune est le reservoir. Garouda alla saisir la lune et la cacha sous son aile. Indra l'attaqua et fut vaincu. Vichnou eut de la peine à triompher de lui, et pour honorer son courage lui accorda l'immortalité ; et l'honneur de lui servir de monture et de drapeau.

<sup>27</sup> C'est-à-dire vers la fin de l'année, dans la saison des pluies : nouvel exemple du rapport établi entre la période annuelle et la période du grand Calpa.

<sup>28</sup> C'est-à-dire Couvéra, fils de Visravas, et surnommé pour cette raison *Vêsravana*. *Sravas* et *sravana* sont deux mots synonymes.

Vivaswân<sup>29</sup>, qu'entoure le roi des ondes, qui brille de l'éclat du prince des dieux, qu'embellissent les rayons de la lune, emporté par l'ardeur du combat, retentissant comme l'air, brûlant comme le feu, celui enfin qui est à la fois le pénétrant, le vainqueur, le patient et le resplendissant<sup>30</sup>.

Cependant les deux puissantes armées engagent le combat ; les chefs ont donné le signal. En l'entendant : « Victoire soit aux Dévas ! » a dit d'un côté Angiras. Ousanas a dit de l'autre : « Victoire soit aux Dêtyas ! »

## QUARANTE-CINQUIÈME LECTURE.

### COMBAT DE TÂRACA : NAISSANCE DU FEU ÔRVA.

Vêsampâyana dit :

Les dieux paraissaient animés de l'ardeur de leur chef, de ce Vichnou qui est la divinité, la vertu elle-même. Suivis de leurs troupes et remplis d'espoir, ils attaquent rapidement les Dânavas. Les deux armées se pressent en tumulte, et cherchent à s'entamer mutuellement : chaque parti aspire à la victoire. Dressant leurs armes menaçantes, ils se précipitent les uns sur les autres, comme des montagnes qui viendraient heurter d'autres montagnes. Dans ce combat des dieux et des Asouras, c'était une chose étonnante à voir que la piété aux prises avec l'impiété, la sagesse avec l'orgueil. Les chars sont lancés, et les montures des combattants poussées avec vigueur. Des bras armés de glaives ou de massues s'allongent de tous côtés dans le ciel ; les arcs frémissants décochent au loin les flèches : horrible mêlée de dieux et de Dânavas, qui répand la terreur dans le monde et ressemble à la destruction générale de la fin des âges.

Mais enfin les Dânavas, avec leurs masses de fer et leurs quartiers de rochers, accablent les soldats d'Indra. Forts et victorieux, ils les pressent et les terrassent sous leurs coups. Les dieux sont abattus et consternés. Une grêle de traits jette la confusion dans leurs rangs ; leurs têtes fléchissent sous les masses de fer, leurs poitrines s'ouvrent déchirées par les traits, et de leurs blessures jaillissent des torrents de sang. Ils se trouvent saisis par les noeuds coulants de leurs ennemis, et privés de tout moyen de résistance. Les Dânavas emploient aussi contre eux l'art de la magie. L'armée des Souras se trouve tout à coup dans l'impossibilité d'agir ; elle reste immobile, sans respiration, comme enchaînée, et incapable de tenir ses armes. Mais Indra, d'un coup de tonnerre, brise ces liens et ces traits magiques : en même temps il pénètre au milieu de cette armée terrible de Dêtyas, et les frappe de traits<sup>1</sup> dont la nature est telle qu'ils couvrent le champ de bataille d'une obscurité profonde. Au sein de cet effrayant brouillard, créé par Indra, les dieux et les Asouras ne peuvent se reconnaître. Ceux-ci, arrêtés par ces ténèbres magiques, font de vains efforts pour résister aux formes mystérieuses qui viennent les assaillir au milieu de l'ombre. Découragés, éperdus, enveloppés de cette noire obscurité, les Dânavas tombent, comme les montagnes quand elles perdirent leurs ailes. Leur foule se trouve confondue, submergée dans ce noir océan de ténèbres, composé de sombres nuages.

---

<sup>29</sup> Ce fils de Vivaswân, nom qui désigne le soleil, n'est autre qu'Yama, régent du midi.

<sup>30</sup> Ce passage renferme un rapprochement puéril de mots ayant la même terminaison. Voici le vers : विष्णोर्जिष्णोः सहिष्णोश्च आजिष्णोस्वेजसा वृतं.

<sup>1</sup> तामसी माया, *tâmasî mâyâ* (*tenebrosa magia*).

Pour détruire cette arme magique de l'obscurité, le chef des Dânavas, avec le feu d'Ôrva, fit une autre arme magique et incendiaire, brûlant comme la flamme qui doit consumer les mondes à la fin des siècles. Cette arme dévora les ténèbres ; et en même temps des Dêtyas, sous la forme de soleils, apparurent au milieu du combat, et les dieux attaqués avec l'élément d'Ôrva, furent brûlés et recherchèrent le voisinage protecteur de Soma, de ce dieu aux rayons glacés. Privés de toutes leurs forces, ils demandèrent le secours de celui qui porte le tonnerre. Dans cette cruelle extrémité, Indra fit appeler Varouna, qui lui tint le discours suivant<sup>2</sup>.

Varouna dit :

O roi du ciel, un fils de Brahmarchi, nommé Ourva, se livra jadis aux rigueurs de la plus austère pénitence : par son éclat, par ses qualités, il ressemblait à Brahmâ. Son zèle ardent, comme le soleil, éclairait, échauffait le monde : les Mounis, les Dêvarchis et les dieux vinrent le trouver. Hiranyacasipou lui-même, roi des Dânavas, lui adressa aussi quelques représentations respectueuses. Les Maharchis lui firent entendre le langage du devoir. « Pieux Mouni, lui dirent-ils, tu veux donc couper par la racine, parmi les familles de Richis, celle dont tu es sorti ? Tu prétends rester seul et sans enfants, négligeant le soin de perpétuer ta race : tu persistes dans le célibat, abandonnant les affaires de ce monde. Un grand nombre de familles de saints Mounis se sont déjà éteintes, parce qu'ils ont voulu rester isolés. Mais que nous font ces anciens personnages qui ont rejeté leur propre postérité ? Toi, illustre pénitent, non moins brillant qu'un Pradjâpati, songe à propager ta race et à doubler ton existence. De ta propre substance fais sortir un autre toi-même ».

A ces mots, Ourva fut vivement piqué, et gourmanda les Richis en ces termes : « Le Brahmane, qui descend d'une race pure et sainte, conservera en lui-même l'être divin, s'il suit les règles du Brahmacharya<sup>3</sup> : tel est le devoir autrefois imposé aux Mounis, devoir à jamais indispensable pour ceux qui aspirent au titre de Richis et se nourrissent de fruits et de racines. Les Brahmanes qui veulent être pères de famille<sup>4</sup>, ont trois moyens de

---

<sup>2</sup> Le récit qui va suivre est assez mal placé au milieu d'un combat. Cette légende retrace l'origine du feu Ôrva, qui, dans les livres sanscrits, peut être considéré comme une espèce de feu grégeois. Lorsque mon excellent et docte maître, M. de Chézy, a publié son édition de Sacountalâ, je lui ai fourni l'analyse de ce petit conte, et je me suis même permis d'en donner l'explication qui me semblait la plus naturelle. Le lecteur, qui a maintenant sous les yeux l'ensemble de l'histoire d'Ourva, jugera si j'ai eu tort de supposer, dans cette analyse, que les poètes ont voulu, par ce personnage, désigner une montagne stérile, que l'on avait inutilement essayé de cultiver, de même qu'ils ont personnifié l'Himâlaya, le Vindhya, etc. Je présume que sur un point de l'Ourva, s'ouvrit un de ces volcans que les Indiens connaissent sous le nom de *djvâlâmoukhîs* ; que les eaux de la mer rongèrent et engloutirent cette portion de la montagne, et qu'il ne resta que la bouche du volcan, qu'on appela *Badavâmoukha* : phénomène purement physique, auquel je réduis toute cette histoire que la poésie a jugé à propos d'orner de ses fictions. Ce volcan fournissait sans doute une espèce de bitume ou de naphte, que l'on employait dans les armes à feu ou projectiles enflammés de ces temps antiques. Ces *djvâlâmoukhîs* ou bouches de feu sont en général des objets de vénération : on s'y rend en pèlerinage, et l'on y fait des sacrifices. On les regarde quelquefois comme des formes apparentes de la déesse Dourgâ. M. Wilson cite, entre autres lieux de cette espèce, un endroit près de Balkh, d'où le gaz hydrogène s'exhale en telle quantité, qu'il s'enflamme dès qu'il se trouve en contact avec l'air extérieur : quelquefois il suffit, pour allumer ce gaz, d'approcher une lumière de l'orifice des trous qui se forment dans ces lieux, et la flamme se trouve ensuite entretenue par le torrent de gaz qui s'en échappe. Voyez aussi Nouv. Journal asiatique, n° 64, pag. 358. Donnez de pareils phénomènes à décrire à un poète : il voudra personnifier cette flamme, et l'histoire d'Ourva sera inventée avec des détails plus ou moins bizarres.

<sup>3</sup> Le *Brahmacharya*, qu'on regarde comme le premier des quatre *âsramas*, est l'état du jeune Brahmane se formant par l'étude et par la pratique, sous les yeux de son *gourou*, aux devoirs de sa caste. Mais ce mot s'applique aussi à l'état de ceux qui veulent poursuivre toute leur vie le cours de ces saintes études, ou de ceux qui, par la mortification et la pénitence, cherchent à s'identifier avec Dieu : c'est dans ce dernier sens qu'il faut ici l'entendre.

<sup>4</sup> Le second *âsrama* est l'état de *Grihastha* ou chef de maison.

subsister. Pour nous, qui vivons dans la forêt<sup>5</sup>, nous n'avons que l'eau pour boisson et l'air pour nourriture : notre dent est le seul mortier<sup>6</sup> dont nous nous servions : le rocher est notre lit, et, sans cesse jeûnant, nous nous exposons encore à l'ardeur des cinq feux<sup>7</sup>. Des Brahmachârinins tels que nous s'ouvrent la voie suprême par les oeuvres d'une pénitence pénible. Le Brahmane même ne tient son nom que de ces règles saintes, appelées brahma<sup>8</sup>, et que l'oblige d'observer sa qualité de Brahmachârin : ainsi l'ont déclaré autrefois ceux qui ont possédé la science divine. La fermeté et la pénitence constituent le Brahmacharya : les Brahmanes qui en suivent les pratiques, sont déjà dans le ciel. Point de perfection sans dévotion, point de gloire sans perfection ; on ne connaît dans ce monde aucune source de gloire au-dessus de la pénitence, et de la pénitence du Brahmacharya. Que peut-on comparer à l'état de celui qui sait se rendre maître de ses propres sens et des cinq éléments ? Porter le djatâ<sup>9</sup>, quand on n'est point dévot ; faire des oeuvres de piété et de religion, quand le coeur n'y entre pour rien ; se livrer à de simples pratiques, quand on n'est point un vrai Brahmachârin, voilà trois actes de fourberie. Où était la femme, l'union charnelle, le désordre de la passion, quand Brahmâ tira de son manas la race spirituelle des Mânasas<sup>10</sup> ? Si votre âme est vraiment ferme et forte dans les voies de la pénitence<sup>11</sup>, faites comme les Pradjâpatis ; c'est avec elle qu'il vous faut procréer des enfants. Qu'elle devienne une espèce de matrice que la pénitence se chargera de remplir. Il n'est pas besoin du rapprochement des sexes : la seule semence ici nécessaire, c'est la mortification du pénitent. Imprudents ! sans mauvaise intention sans doute, vous m'avez provoqué à abandonner mon devoir : vous agissiez envers moi comme des ennemis. Eh bien ! je remplirai vos voeux. Je vais donner une forme à ce sentiment intérieur qui m'enflamme. Sans le concours d'une femme, je ferai naître un fils de mon propre corps : c'est ainsi que je mettrai au jour un second moi-même par une méthode convenable à un habitant de la forêt : mais je vous préviens que cet enfant ne vivra qu'aux dépens des autres qu'il consumera ». Il dit, reprend sa pénitence, et plaçant sa cuisse sur le feu, il agite avec une tige de darbha<sup>12</sup> le foyer où s'accomplit la conception de son fils. La cuisse s'entr'ouvre ; il s'en élève un feu couronné de flamme et destructeur, qui manquant d'aliment veut brûler le monde ; ce fils redoutable d'Ourva s'appelle Ôrva. A peine né, il dit à son père d'une voix éclatante : « Mon père, j'ai faim, laissez-moi dévorer le monde ». De sa bouche qu'il ouvre s'élancent vers le ciel des flammes qui envahissent les dix régions : tous les êtres sont consumés et servent à l'accroissement de ce feu exterminateur.

---

<sup>5</sup> Cet état est celui du *Vanaprastha*.

<sup>6</sup> Nous avons vu ailleurs que pour nettoyer le riz, les Indiens se servent d'un pilon et d'un mortier de bois.

<sup>7</sup> Genre de pénitence auquel se livrent certains dévots pendant l'été ; ils allument quatre feux autour d'eux dans la direction des quatre points cardinaux ; le cinquième feu est celui du soleil qui darde sur leur tête.

<sup>8</sup> Le mot *brahma* ne s'applique pas seulement à l'Être spirituel et suprême : il s'entend aussi de la loi sainte et de la science sacrée.

<sup>9</sup> Les pénitents réunissent ordinairement en touffe leurs cheveux, qu'ils ramènent ensuite au-dessus du front en forme de corne. Cette chevelure s'appelle *djatâ*, et c'est celle du dieu Siva.

<sup>10</sup> Voyez lect. I, pag. 6, la création des êtres appelés *Mânasas*, formés du *manas*.

<sup>11</sup> Ici le manuscrit de M. Tod intercale neuf vers qui n'ajoutent rien au sens de ce discours et qui ne font que l'allonger. Ils sont un peu incorrects : je suis parvenu à les restituer, mais d'une manière trop arbitraire pour que j'en donne la traduction.

<sup>12</sup> Le *darbha* est ordinairement le même gazon que le *cousa*. On donne aussi le nom de *darbha* à deux espèces de roseau, distinguées par les dénominations de *saccharusm spontaneum* et *cylindricam*.

Cependant Brahmâ, qui veille au bien de toutes les créatures, se rendit à l'endroit où le Mouni venait de donner naissance à un fils si redoutable. Il vit la jambe d'Ourva tout enflammée par l'incendie qu'allumait le nouveau-né ; il aperçut les mondes et les Richis brûlés par le feu de la colère d'Ôrva. Brahmâ, saluant d'abord le Mouni, lui adressa ces mots : « Mon enfant, contiens ces feux, aie pitié des mondes. O Brahmane, je veux donner à ton fils une demeure convenable<sup>13</sup> et une nourriture qui lui tiendra lieu d'ambroisie. Je te fais une promesse que je saurai accomplir ». Ourva lui répondit : « Je suis bien heureux de cette faveur et de cette protection divine que vous accordez à mon fils. Mais dans les jours de fête<sup>14</sup> et de joyeux rassemblement, par quels holocaustes, ô dieu, voulez-vous qu'on l'honore ? Où sera sa demeure ? Quel aliment lui donnerez-vous, qui puisse répondre à sa force et à son ardeur ? » « J'établirai, reprit Brahmâ, sa demeure à Badavâmoukha<sup>15</sup>, au sein<sup>16</sup> même de la mer. O pieux Brahmane, c'est de l'eau que je suis sorti, et c'est aussi l'eau que je donne pour demeure à ton fils : qu'il sache s'y contenir. Qu'il reçoive l'eau pour offrande, comme Agni reçoit le beurre consacré. Quand viendra la fin des âges et l'heure de la destruction des êtres, lui et moi nous nous unirons pour dévorer les mondes, et ce feu, à qui je donne aujourd'hui l'eau pour nourriture, consumera tous les êtres, dieux, Asouras et Râkchasas » « Ainsi advienne », dit Ourva ; et ce feu, comme un tourbillon enflammé, se précipita au sein de la mer, couvrant son père d'un grand éclat.

Brahmâ s'en alla, et tous les Maharchis, après avoir contemplé la puissance du feu Ôrva, retournèrent dans leur demeure. Hiranyacasipou avait vu cette merveille : il se prosterna devant Ourva et lui dit : « O vénérable Mouni, voilà un grand miracle dont le monde vient d'être témoin. Le père de la nature a paru satisfait de votre pénitence. Quant à moi, je suis le serviteur de votre fils et de vous ; faites quelque chose pour moi. Vous me voyez soumis à votre volonté, et attendant l'effet de votre faveur. O le plus fervent des Mounis, si jamais je succombe, vous vous ressentirez de ma chute ». Ourva lui répondit : « Je veux que tu puisses te réjouir de m'avoir pour maître. Fort de ma protection, tu n'as rien à craindre désormais. Prends cette arme magique faite de l'essence même de mon fils, arme qui brûle sans aliment et qu'un autre feu ne peut détruire. Qu'elle devienne la propriété de ta race pour la destruction de ses ennemis : qu'elle te protège toi-même, qu'elle sauve ton armée et dévore celle de tes adversaires » « Ainsi soit-il », dit le prince des Dânavas : il prit cette arme, salua respectueusement le grand Mouni, et s'en retourna dans le ciel, heureux de ce qu'il venait d'obtenir.

Voilà, continua Varouna, cette arme magique et pernicieuse, faite jadis avec le feu du fils d'Ourva, et contre laquelle les dieux ont peine à se défendre. Notre ennemi avait perdu ses forces : mais sans doute cette arme les lui rend, et tel est l'effet des paroles autrefois prononcées par le puissant Mouni qui l'a donnée aux Dânavas. Si cependant ta gloire exige que je lui résiste, ô Indra, donne-moi pour compagnon celui qui est le principe du fluide et l'auteur de la nuit. J'irai au combat, accompagné de Soma, suivi des monstres de

---

<sup>13</sup> J'ai quelque scrupule sur la manière dont j'ai rendu *sahya*. Ce mot ne serait-il pas un nom propre, désignant la position géographique du volcan ? Le Sahya est une chaîne de montagnes, qui a donné son nom à la presqu'île de l'Inde, vers Pounah.

<sup>14</sup> Nous avons fait remarquer plus haut que les volcans et les bouches du feu souterrain étaient des lieux de rendez-vous pour les dévots : à certaines époques on y célébrait des fêtes, et l'on y offrait la *poudjâ* et des holocaustes.

<sup>15</sup> *Badavâmoukha* désigne en général un volcan sous-marin ; mais ce même mot signifie *tête de cavale* : peut-être le cône du volcan présentait-il cette forme à l'oeil de l'observateur ; et si nous entendions *sahya* comme je l'ai proposé dans la note 13, nous pourrions placer ce volcan au nord de la côte de Malabar.

<sup>16</sup> L'expression sanscrite (अस्य, *asya*, synonyme de मुख, *moukha*), signifie *bouche*.

la mer, et sans doute, avec ta faveur, je parviendrai à dissiper l'influence magique qui nous accable.

## QUARANTE-SIXIÈME LECTURE.

### COMBAT DE TÂRACA : APPARITION DE CÂLANÉMI.

Vêsampâyana dit :

« Ton désir sera accompli », s'écrie le roi des dieux, et aussitôt il appelle Soma, qui va combattre, armé de frimas et de glace. « Soma, lui dit-il, unis tes efforts à ceux de Varouna pour détruire les Asouras et donner la victoire aux habitants du ciel. Ta force est incomparable, et tu règues sur les astres. Les personnes instruites savent que tu es la source du fluide qui coule dans tous les mondes. Pareil à la mer qui ramène ses flots dans son lit, tu réparas les pertes successives de ton disque. Tu formes la révolution du jour et de la nuit, et tu es pour le monde la mesure du temps. L'astronome, avec toute sa science, ne peut expliquer ces ombres qui tachent ta face, et que l'on a comparées à des lièvres. Ta voie est plus élevée<sup>1</sup> que celle du soleil, et que celles des autres astres. Chassant devant toi les ténèbres, tu viens illuminer le monde entier. Ta lumière est blanche, ton corps est glacé, ô roi des constellations, auteur de l'année, âme du temps, maître vénérable, inépuisable fluide<sup>2</sup> du sacrifice, souverain des plantes, source des cérémonies sacrées, astre qui engendres l'eau et dont les rayons sont froids et gelés, dépositaire de l'amrita, entraîné dans ton cours inconstant sur un char éclatant de blancheur ; tu es l'agrément des formes, le soma<sup>3</sup> pour ceux qui boivent cette liqueur ; tous les mondes te désignent par l'épithète de Sômya<sup>4</sup>, ô toi, vainqueur des ténèbres et roi des étoiles. Va donc avec le belliqueux Varouna, et tâche d'éteindre cette flamme magique des Asouras, qui dans le combat nous brûle et nous consume ».

« O roi des dieux, maître du monde, répondit Soma, puisque tu m'ordonnes de combattre, voilà que déjà je fais tomber une pluie de glace qui doit amortir le feu des Dêtyas. Regarde comme ils sont engourdis par mes frimas, enveloppés d'un vêtement de givre, désarmés de leurs traits magiques, et trompés dans leur fol orgueil ».

En effet, de froides vapeurs, s'étendant comme de larges nuages, se résolvaient en pluie et pénétraient les terribles Dêtyas, arrêtés dans leur course. Ces dieux, tous les deux maîtres de l'onde, se jettent sur leurs ennemis. L'un, armé de ses frimas, accable les Dânavas de ses traits glacés : l'autre les enlace dans son noeud coulant qu'il leur jette. On dirait, en les voyant courir, deux mers immenses dont les flots sont soulevés. Le monde se trouvait couvert de vastes nuages qui se fondaient sur la terre, et qui submergeaient l'armée des Dânavas. Ainsi Varouna et Soma, se servant chacun des moyens qu'ils avaient à leur disposition, éteignirent l'incendie allumé par les Dêtyas. Ceux-ci enchaînés dans le combat et par les rayons gelés de l'un et par les lacets de l'autre, restaient sans mouvement : ils ressemblaient à des arbres dont la cime a été coupée. Percés par le froid, ils tombaient insensibles et perclus de tous leurs membres, et s'éteignaient comme des feux sans chaleur.

---

<sup>1</sup> Les Indiens regardaient la lune comme plus élevée dans le ciel que le soleil et les autres astres. C'est cette opinion erronée que rappelle ce passage.

<sup>2</sup> यज्ञरस, *yadjnarasa*. Ce mot *rasa* que j'ai rendu par fluide, signifie encore *goût* et *saveur*.

<sup>3</sup> *Soma* est un des noms de la lune ; mais c'est aussi la liqueur des sacrifices, formée du jus de l'*asclépias*.

<sup>4</sup> Il peut paraître singulier qu'une des épithètes de Soma soit l'adjectif *sômya* formé de ce même mot *soma*, comme si l'on disait *luna lunaris*. *Sômya* veut dire aussi *doux*, *aimable*.

Leurs chars, si brillants et si magnifiques, avaient perdu leur éclat : ils erraient çà et là dans le ciel. Maya vit que ses feux, naguère vainqueurs, étaient arrêtés par Varouna ou éteints par Soma aux lueurs glaciales. Aussitôt, par son art magique, ce chef des Dêtyas forma une montagne<sup>5</sup> immense, hérissée de larges rochers et de pics aigus, couverte d'arbres élevés, remplie de bois et de cavernes, peuplée de lions, de tigres, d'éléphants et de loups ; les échos y répètent les cris des chefs Dêtyas, et le vent qui agite la cime des arbres augmente encore ce bruit terrible. Cette montagne que Maya vient de créer de la substance de son fils Crôncha<sup>6</sup>, s'élève dans les airs : une grêle de pierres, de rochers et d'arbres tombe sur les dieux et sauve les Dânavas. Les armes de Soma et de Varouna s'émeussent, et leur force magique s'évanouit. Les bataillons des Dévas se trouvent couverts de quartiers de roches aussi durs que le fer, qui viennent les heurter. Le ciel encombré de pierres, d'arbres, de pics amoncelés, ressemble à des terres coupées par de hautes montagnes. Frappés, meurtris par des éclats de rochers et par les arbres, les dieux ont disparu sous ces masses accumulées. Leurs arcs sont brisés, leurs armes fracassées et rompues ; incapables de résister, ils laissent seul, exposé à tous les coups, le dieu qui porte la massue, le puissant Djanârddana<sup>7</sup>. Ce maître du monde, ferme au milieu du combat, ne témoignait ni faiblesse ni colère. Pareil au nuage azuré, lui qui connaît le temps, attendait le moment favorable, et contemplait la lutte des Dévas et des Asouras. En cet instant, le dieu envoie Vâyou et Agni, et leur ordonne d'arrêter les triomphes de Maya et le succès de son invention magique.

Alors s'excitant mutuellement, l'un ardent, l'autre impétueux, ils partent dociles à l'ordre de Vichnou, et attaquent le fléau qui accable les dieux. Cette montagne, produit de la magie, est brûlée au milieu des tourbillons que forment ces deux chefs, et bientôt réduite en cendres. Le vent et le feu, confondant leurs efforts, répandent sur l'armée des Dêtyas des flammes pareilles à celles qui brilleront à la fin des siècles ; et le souffle de l'un et les ardeurs dévorantes de l'autre semblent se jouer cruellement à travers les rangs des Dânavas, dont les chars embrasés par un feu vainqueur, ou brisés par le vent, s'égarèrent çà et là dans leur course.

La puissance magique des Dêtyas se trouvait abattue ; leurs efforts semblaient désormais vains et impuissants. Dans les trois mondes, rendus à la liberté, retentissaient les louanges de Vichnou : les dieux, heureux de ce triomphe, applaudissaient à la victoire d'Indra et à la défaite de Maya. Tout, dans les diverses régions du ciel, était rentré dans l'ordre ; la lune parcourait librement sa route, le soleil avait repris son cours accoutumé. On observait le culte prescrit par la loi et adressé aux trois ordres de parents décédés, mais vivant encore dans la nature<sup>8</sup> : la mort ne brisait point les liens de la famille, et le feu du sacrifice était allumé (pour les mânes par les vivants). Les dieux, appelés à partager les offrandes, donnaient en échange la possession du ciel. Tous les gardiens du monde veillaient dans leur char au poste qui leur est confié. Il n'y avait plus que des êtres purs et mortifiés ; nulle

---

<sup>5</sup> पार्वती माया, *pârvatî mâyâ* (*montosa magia*).

<sup>6</sup> Crôncha est à la fois le nom d'une partie de l'Himâlaya, et celui d'un Asoura, vaincu par le dieu Cârlikéya. Le poète fait ici Crôncha fils de Maya, et confond ensemble la montagne et le mauvais génie.

<sup>7</sup> Surnom du dieu Vichnou.

<sup>8</sup> Il m'a semblé que ce passage faisait allusion à un ordre de parents désignés par le nom de *sapindas*. Voyez l'explication que donne à ce sujet le Dictionnaire de Wilson. Voyez aussi les Recherches asiatiques, tom. VII. Je pense qu'il s'agit ici du Srâddha appelé *pârwana*, et qui s'offrait en l'honneur de trois ancêtres, le père, l'aïeul et le bisaïeul. Au mot बन्धु, *bandhou*, M. Wilson parle aussi de trois espèces de parents, considérés sous le rapport de leurs droits à un héritage. Mais ce n'est point cette dernière idée que le poète me paraît avoir voulu exprimer.

apparence de péché. La joie régnait parmi les dieux, la confusion parmi les Dêtyas. La Piété s'appuyait sur trois pieds<sup>9</sup>, l'Impiété n'en avait qu'un. La bonne voie était large et ouverte : on suivait religieusement les règles des castes et des quatre états<sup>10</sup> de la vie. Les rois, environnés de splendeur, s'occupaient de la défense de leurs sujets. Par de saints cantiques on célébrait les louanges des dieux : le péché ne souillait plus la terre, et les ténèbres avaient partout disparu. Tel était le résultat de la victoire d'Agni et de Vâyou. Les mondes, purs comme eux, se réjouissaient de leur triomphe.

En apprenant cet exploit d'Agni et de Vâyou, les Dêtyas éprouvèrent d'abord une grande terreur. Alors apparut un Dânavas, nommé Câlanémi<sup>11</sup> : sur sa tête brille un diadème d'or ; des bracelets de clochettes entourent ses membres, tout couverts d'ornements d'argent. Il ressemble, pour la hauteur, au Mandara. Il porte cent armes menaçantes ; il a cent mains, cent visages, cent pieds, et se dresse avec la majesté d'un mont à cent têtes. Son immense et riche ceinture brille comme un feu placé au milieu des neiges<sup>12</sup>. Sa chevelure est pourpre, et sa barbe verte<sup>13</sup> ; de larges dents garnissent sa bouche. De son vaste corps il remplit l'intervalle des trois mondes : ses bras vont toucher le ciel, et ses pieds battent les montagnes de la terre. Sa respiration produit des nuages orageux. Ses grands yeux sont farouches et rouges. Il semble vouloir consumer de ses feux tous les Dévas : il les gourmande avec violence. Sa masse couvre les dix régions du ciel. En le voyant, on prendrait l'orgueilleux Dânavas pour la Mort se levant affamée au moment de la destruction universelle.

Il élève son bras droit que parent de magnifiques guirlandes ; il étend ses longs et larges doigts, qu'il agite quelque temps ; il dit aux Dânavas frappés par les dieux : « Levez-vous ! ». Ainsi parle ce Câlanémi, semblable à Câla : le combat va recommencer, et les Souras n'ont aperçu cet ennemi qu'en tremblant. Pleins de frayeur, tous les êtres l'ont vu marchant avec orgueil, et pareil à l'immortel Nârâyâna, qui en trois pas s'empare des trois mondes. Le terrible Asoura n'a encore levé le pied qu'une fois pour s'élançer au combat : le vent tourbillonne dans son vêtement, et la crainte est au coeur de tous les dieux. Il marche, tenant embrassé Maya, le roi des Dêtyas ; et ce groupe ressemble à celui que formerait le Mandara avec Vichnou. Les dieux et Indra lui-même sont épouvantés à la vue de Câlanémi s'avançant escorté de la terreur qui environne Câla.

---

<sup>9</sup> Voici le vers entier त्रिपादविग्रहे धर्मे अधर्मे पादविग्रहे. Je l'ai traduit sous l'impression du 81e sloca de la première lecture des lois de Manou, où il est dit que la Piété (*Dharrna*) a quatre pieds dans le *Crita-youga*, et qu'elle en perd un à chaque âge. Ces quatre pieds sont le *satya* (vérité), ou plutôt le *tapas* (pénitence), le *djnâna* (science), l'*yadjna* (sacrifice), et le *dâna* (libéralité). Il résulterait de ce vers que l'événement raconté dans ces lectures serait censé avoir eu lieu dans le deuxième âge, c'est-à-dire dans le Trêtâ, pendant lequel le Dharma perd un pied que gagne l'Adharrna. Cependant il est juste d'observer que l'auteur se trouve en contradiction avec lui-même ; car il a dit, lect. XLII, pag. 198 : le *Crita-youga* venait de s'ouvrir : mais il nous a accoutumés à ces défauts d'exactitude.

<sup>10</sup> C'est-à-dire des quatre *âsramas*.

<sup>11</sup> Ce mot signifie *roue de Câla*. Câla est le Temps qui détruit le monde, ou la Mort. Le lecteur jugera si, dans l'histoire de ce personnage, il doit voir un conte astronomique, ou bien le récit poétique de l'invasion d'un ancien conquérant.

<sup>12</sup> Cette comparaison porterait à croire que Câlanémi avait un vêtement blanc.

<sup>13</sup> On se rappelle que le vert est aussi la couleur des chevaux du soleil.

## QUARANTE-SEPTIÈME LECTURE. COMBAT DE TÂRACA : SUCCÈS DE CÂLANÉMI.

Vêsampâyana dit :

Le grand Asoura, Câlanémi, prêt à secourir les Dânavas, apparaissait, étendu et brillant, comme le nuage à la fin de l'été. En le voyant marcher dans l'intervalle des trois mondes, les chefs Dânavas se relevèrent et reprirent des forces nouvelles, comme s'ils eussent goûté un breuvage d'immortalité. Les soldats de Maya et de Târa, auparavant mornes et consternés, maintenant exaltés par l'espoir de terminer glorieusement le combat de Târacâ, couraient à l'ennemi avec ardeur et remplis d'une ivresse belliqueuse. A l'aspect du Dânavas Câlanémi, tous saisissaient leurs armes et volaient à leur rang, au milieu des transports de la joie la plus vive. Rassurés à sa vue, auprès de lui accourent Maya et ses généraux les plus habiles, Târa, Varâha, le vaillant Hayagrîva, Swéta fils de Viprachitti, Kchara, Lamba, Arichta fils de Bali, Kisora, Ouchtra, et le grand Swarbhânou, que les dieux nomment Vaktrayodhin<sup>1</sup> : tous expérimentés et savants dans l'art de la guerre, tous éprouvés par la pénitence. Ils se rangent auprès de Câlanémi, armés de lourdes massues, de disques, de haches, de pilons meurtriers, de traits, de longs maillets, de pierres énormes, de débris de rochers, de javelots, de piques, de masses de fer, de cognées, d'instruments qui tuent cent hommes ; plusieurs portaient des machines en forme de jougs de chars, ou des espèces de balistes et de béliers<sup>2</sup> ; quelques-uns n'avaient que leurs bras nerveux et tendus ; d'autres se présentaient avec des noeuds coulants, des dards barbelés, des flèches pareilles à des serpents à la langue menaçante, des projectiles fulminants, des lances enflammées, des épées nues, des tridents affilés et brillants. Remplis d'ardeur et brandissant leurs armes, ils se placent à la suite de Câlanémi et sur le front de bataille.

Cette armée de Dêtyas, d'où s'échappent de sombres lueurs, ressemble à un ciel parsemé d'étoiles et de nuages au lever du soleil. De l'autre côté apparaît l'armée des dieux, conduite par Indra, resplendissante des brûlants rayons du soleil et des rayons glacés de la lune, forte de l'impétuosité de Vâyou, belle des grâces de Soma<sup>3</sup>, étincelante des feux des étoiles qui sont comme ses enseignes, environnée des nuages jetés autour d'elle en forme de vêtement, ornée de l'éclat des planètes et des constellations, dirigée par Yama, Indra, Varouna et le sage Couvéra, enflammée de toute l'ardeur d'Agni et de Pavana<sup>4</sup>, et soumise

---

<sup>1</sup> Voyez la lecture XLIIIe, pag. 203, et la note 8. Ce passage explique le surnom de *Vaktrayodhin*, qui signifie que ce Dânavas combat de la bouche.

<sup>2</sup> Je ne me suis pas bien rendu compte des expressions de ce vers, indiquant toutes des instruments de guerre : युगैर्यत्रैश्च निमुक्तैः ou निर्युक्तैर्गलैश्चाग्रताडितैः. *Youya* est le joug d'un char, et peut-être par extension poétique, le timon ; *yantra* est une machine quelconque ; *argala* est une barre de porte. J'ai pu me tromper dans l'interprétation que j'ai donnée de ces mots, et à laquelle m'ont amené les épithètes qui les accompagnent. Dans la XII<sup>e</sup> lecture, le poète a déjà fait mention d'une machine à lancer des pierres, अस्मयन्त्र, *asmayantra*. Je crois qu'il veut parler ici d'une petite baliste, et non pas d'une simple fronde.

Comme le mot *youga* signifie couple, l'*youga* pourrait bien être une espèce de fléau composé de deux pièces assemblées, et servant à chasser les projectiles. Je me figure l'*argala* comme une barre de fer aplatie par le haut et offrant une espèce de tête, *agratâdita*.

<sup>3</sup> C'est l'épithète *sômya*, que nous avons vue dans le chapitre précédent. Voyez note 4.

<sup>4</sup> Surnom du dieu du vent, de Vâyou.

au commandement suprême de Nârâyana. Magnifiques par leurs armes, terribles par leur nombre immense, ces dieux, auxquels se sont joints les Yakchas et les Gandharvas, ressemblent aux flots d'une mer agitée. Les deux armées viennent alors s'attaquer, comme un jour, à la fin des siècles, viendront se heurter le ciel et la terre : spectacle affreux que cette mêlée de dieux et de Dânavas, où la modération combat contre la violence, la sagesse contre l'orgueil.

Les Souras et les Dêtyas s'avancant en fureur les uns contre les autres, ressemblaient à des nuages s'élevant de la mer orientale et de la mer occidentale, et poussés par la violence de deux vents ennemis ; ou à deux éléphants rivaux sortant de deux forêts opposées, dont les arbres chargés de fleurs couvrent au loin les montagnes. On entendait le bruit des tambours, le son des conques guerrières. Le ciel, la terre, les dix régions en retentissaient avec fracas, et les échos répétaient le frémissement des arcs et le sourd mugissement des tambours dêtyas. Les deux partis s'attaquaient avec rage, se renversant mutuellement : les bras tombaient sous les coups qu'on se portait de part et d'autre : en quelques endroits la lutte générale avait dégénéré en combats singuliers. Les dieux brandissaient leurs masses de fer, les Dânavas leurs cimenterres et leurs lourdes massues. Les corps des combattants étaient ou brisés par ces massues ou percés par les flèches. Les uns, couverts de blessures, tombaient çà et là ; les autres continuaient à lancer leurs traits. Quelques-uns, portés sur des chars rapides qu'entraînaient de légers coursiers, s'approchaient pour se combattre, animés d'une mutuelle fureur ; et dans cette vaste mêlée de chars et de fantassins, l'oeil ne voyait qu'un horrible tourbillon où tout était confondu. Le bruit tumultueux des chars, joint aux cris des guerriers, monte dans l'air comme les clameurs gémissantes des vaches qu'on retient attachées. Tandis que ceux-ci font voler les chars en éclats, ou tombent abattus sous les roues, ceux-là ne peuvent avancer et maudissent l'obstacle qui les arrête. Les uns, menaçants et superbes, élevant leurs bras, s'élançant l'épée haute et le bouclier en avant ; et sur tous leurs membres résonnent l'or et l'argent de leurs parures. Les autres, blessés et percés de traits, vomissent des flots de sang, comme les nuages qui, au commencement de l'automne, répandent l'eau dont ils sont gonflés. Des traits lancés et se croisant dans l'air, des coups de massue reçus et rendus, des Dévas, des Dânavas acharnés les uns contre les autres, tel était l'aspect de ce champ de bataille. Ainsi éclaterait un grand orage, où les Dânavas seraient la nue grosse de tempêtes, les armes des dieux l'éclair qui la sillonne, et les flèches des deux partis la pluie qui traverse l'air.

Cependant le terrible Asoura, Câlânémi, croissait dans sa fureur comme le nuage qui s'enfle des eaux de la mer. De la partie de son corps appelée Nagasiras<sup>5</sup> se détachent des nues entourées comme d'un collier d'éclairs tremblotants, vomissant la foudre étincelante, et se grossissant de la sueur qui se forme entre ses deux sourcils. Il respire avec rage, et de sa bouche s'exhale un air mêlé de flammes. Il agite dans le ciel ses longs bras qu'il abaisse ou qu'il relève, et qui ressemblent à de noirs serpents à cinq têtes et aux dards menaçants. De ses armes variées, de ses arcs, de ses masses de fer il remplit les airs : on dirait autant de hautes montagnes. Son vêtement est soulevé par le vent ; et placé devant le front des combattants, il ressemble au Mérou, dont la tête se trouve éclairée par les feux du crépuscule. Des troncs d'arbres énormes et des pics de rochers qu'il brise d'un coup de genou, il accable les dieux, qu'on prendrait pour de hautes collines frappées par la foudre. De ses traits aigus, de ses armes tranchantes, Câlânémi perce, fend leurs têtes, leurs poitrines : les Souras sont comme paralysés par la terreur, et parmi les chefs des Yakchas, des Gandharvas et des grands serpents, quelques-uns sont abattus par la force de son poing ou taillés en pièces par le fer de ses armes. Les autres effrayés, éperdus, renoncent à

---

<sup>5</sup> J'ignore entièrement ce que l'auteur désigne par ce mot, qui signifie *tête de montagne* ou *d'arbre*. Dans un autre endroit nous avons vu pareillement *Brahmasiras* (*tête de Brahma*).

tenter un dernier effort. Indra vient, sur l'éléphant Erâvata, essayer de combattre ce rival : il est percé d'une grêle de flèches qui engourdissent tous ses mouvements. Varouna, privé de son noeud coulant et réduit à une honteuse inaction, ressemble à une nuée épuisée d'eau, ou à une mer desséchée. Le fils de Visravas, Couvéra, le plus illustre des régents du monde, fléchissant sous le poids de masses meurtrières, abandonne le combat. Yama lui-même, accoutumé à tout enlever, l'immortel Yama, qui porte les armes de la mort, est repoussé vers le midi, et va se cacher dans sa propre région.

Vainqueur des gardiens du monde, Câlanémi se chargea de leurs fonctions : il fit de son corps quatre parts, et se plaça aux divers points du ciel. Swarbhânou lui montrant la voie divine des constellations, il y entra hardiment. Il enleva à Soma sa beauté et son noble domaine<sup>6</sup> ; il chassa de la porte céleste le soleil aux rayons de flammes, et lui ôta son empire, ses deux voies et la charge de présider au jour. Il aperçut Agni dans la bouche des dieux<sup>7</sup> : il le prit et le plaça dans la sienne. Il vainquit Vâyou et le soumit à ses ordres. Il enleva à l'Océan tous ses fleuves, et par la force il réduisit sous ses lois les mers elles-mêmes qui devinrent une partie de son corps. Il réunit sous son empire les eaux terrestres et les eaux célestes, et consolida la terre à laquelle il donna de forts appuis. Il brille comme Swayambhou, maître des éléments et souverain des mondes qu'il renferme et qu'il épouvante. Il est l'unique gardien de la nature entière ; il est l'âme de la lune, du soleil, des planètes ; il est le feu et l'air, et ce Dânavas, couronné par la victoire, va se placer au trône de Brahmâ<sup>8</sup>, père inépuisable de tous les êtres ; là, il reçoit les hommages des Dêtyas, comme l'aïeul des mondes y recevait ceux des Dévas.

## QUARANTE-HUITIÈME LECTURE.

### COMBAT DE TÂRACA : MORT DE CÂLANÉMI.

Vêsampâyana dit :

Cependant Câlanémi ne voit point autour de lui la Science, la Justice, la Modération, la Vertu et la Félicité, qui, fidèles à leur devoir, sont restées toutes cinq auprès de Nârâyana. Irrité de leur absence, le maître des Dânavas recherche les traces de Vichnou, et arrive en présence de ce dieu. Il le voit monté sur Garouda, tenant dans ses mains la conque guerrière, le disque et la massue, cette massue brillante qu'il brandit pour le malheur des Dêtyas. Vichnou ressemble au nuage azuré ; son vêtement brille de la couleur de l'éclair, et l'oiseau, fils de Casyapa, qui lui sert de monture, agite ses ailes dorées. Ferme et intrépide, le dieu est prêt à combattre et à porter la mort dans les rangs des Dêtyas ; et en le voyant, Câlanémi, sans se troubler, s'écrie : « Voilà donc l'ennemi qui, couché sur la mer, a immolé

---

<sup>6</sup> Voyez lect. XXV, note 19. Si cette fable est astronomique, on doit supposer que l'auteur indique ici un point particulier de la sphère céleste. Je retrouve dans ce passage le mot विषय, *vichaya*, qui m'embarrassait dans la IIIe lecture, note 18. Il se rapporte ici à la lune et au soleil, et je le rends par *domaine* et *empire*. M. Wilson me semble l'expliquer fort bien par *département*, *sphère*, *province*, etc. Il était plus difficile d'en rendre compte dans la IIIe lecture, où le poète faisait une classe d'êtres animés de ce que je regarde comme l'entourage ou l'atmosphère de la terre. En astronomie, l'horizon se nomme *kchitidja* ( *né de la terre* ).

<sup>7</sup> Agni ou le feu est, suivant les poètes, la bouche des dieux ; car c'est lui qui dévore les holocaustes qu'on leur offre. Cette phrase signifie que Câlanémi voulut qu'on fit des sacrifices en son honneur.

<sup>8</sup> Brahmâ, surnommé *Paramechthin*.

les antiques Richis<sup>1</sup> Dânavas, Madhou et Kêtabha ! Le voilà, ce vainqueur irréconciliable, qui aujourd'hui même a sacrifié à sa haine un grand nombre de Dânavas ! Le voilà, ce guerrier sans pitié qui ne respecte ni les enfants ni les femmes, et qui livre au déshonneur du veuvage<sup>2</sup> les épouses des Dêtyas ! C'est donc lui qu'on nomme Vichnou parmi les dieux et Vêcountha<sup>3</sup> parmi les habitants du ciel, Ananta parmi les serpents, Swayambhou sur les eaux, Swâyambhouva parmi les hommes ! Lui, qui est le maître des dieux et notre ennemi juré, qui, dans sa colère, a donné la mort à Hiranyacasipou ! Lui qui, protégeant les dieux réfugiés à l'ombre de son bras, leur fait manger<sup>4</sup> par le feu du sacrifice les trois holocaustes de beurre offerts par les Maharchis ! Lui qui, envoyant le trépas dans les rangs des ennemis des dieux, moissonne nos bataillons avec son disque brûlant ! Lui qui, dans les combats, dévouant sa vie pour les Souras, lance au milieu de leurs adversaires ce disque aussi resplendissant que le soleil ! C'est lui qui est la mort des Dêtyas ; et moi aussi, je suis la mort, j'apporte à cet insensé le prix de cette valeur invincible et meurtrière. Allons ! que Vichnou paraisse devant moi, et ma flèche aujourd'hui va le percer et lui donner la mort. Oui, ce Nârâyana, l'épouvante des chefs Dêtyas, je veux aujourd'hui m'illustrer en lui ôtant la vie ; et son trépas sera bientôt suivi de celui des insensés qui ont mis en lui leur espoir. Dans ses diverses naissances, il a combattu les Dânavas : ils tombèrent jadis sous les coups de cet immortel Ananta, alors que de son ombilic s'éleva le lotus. Au milieu des flots de la mer universelle, il terrassa, en les frappant au genou, les princes Dânavas, Madhou et Kêtabha. Plus tard il revêtit la double forme de lion et d'homme, et seul, donna la mort à mon père Hiranyacasipou. Mère des dieux, Aditi le conçut aussi dans son sein. Au moment du sacrifice de Bali, il vint sous la forme d'un nain, et en trois pas s'empara des trois mondes. Mais aujourd'hui, dans ce combat de Târacâ, lui et les dieux vont périr sous mes coups ». Ainsi parlait Câlânémi, par ses discours insolents provoquant Nârâyana et le défiant au combat.

Insulté par le prince des Asouras, le dieu qui porte la massue ne témoigne aucune colère. Fort par sa modération, il sourit et lui répond en ces termes : « O Dêtya, elle est bien faible la force qui vient de l'orgueil : il n'y a de force solide que celle qui naît de la modération. Tu te perds avec ta présomption, toi qui, par tes discours, braves ma patience. Je connais ton impiété. Malheureux ! ta puissance n'est qu'en paroles. Je te vois engagé dans la même route que tes devanciers. Le père des êtres a construit pour chacun la chaussée<sup>5</sup> qu'il doit suivre dans ce monde. Est-ce donc en la coupant soi-même que l'on peut se sauver ? Tu succomberas aujourd'hui sous mes coups, toi qui as outragé les dieux ; et je les rétablirai sur leurs trônes ».

---

<sup>1</sup> C'est un Dânava qui parle, et par conséquent ce mot Richi est employé pour désigner les patriarches de sa race.

<sup>2</sup> Littéralement, *leur enlevant l'honneur du sîrnanta*, qui consiste à séparer les cheveux de chaque côté, laissant sur le haut de la tête une ligne distincte, quelquefois marquée en rouge. C'est un soin que prennent surtout les femmes enceintes, le quatrième, le sixième ou le huitième mois de leur grossesse ; cette cérémonie s'appelle *sîmantonnayana*. La femme se nomme d'une manière générale *sîmantinî*. En l'absence de son mari, elle se contente de tresser ses cheveux, sans y joindre aucun ornement : cette coiffure est appelée *praveni*.

<sup>3</sup> Voyez lecture XLII, note 2.

<sup>4</sup> Les Indiens considèrent le feu comme la bouche des dieux, parce que c'est lui qui dévore les sacrifices qui leur sont offerts. Une autre bouche des dieux, c'est celle des Brahmanes.

<sup>5</sup> सेतु, *sétou*. Voyez lect. XI, note 45.

Tel fut le langage de celui dont la poitrine est ornée du Srîvatsa<sup>6</sup>. Le Dânavas a souri de rage et s'est jeté sur ses armes. Il élève ses cent bras chargés de cent instruments meurtriers : ses yeux sont rouges de colère, et il frappe Vichnou à la poitrine. A cette vue, les Dânavas conduits par Maya et par Târa brandissent leurs lances et leurs glaives, et attaquent aussi le dieu. Assailli par ces robustes Dêtyas, frappé par toutes leurs armes à la fois, Hari n'a point été ébranlé : il est resté ferme comme une montagne.

Le grand Asoura, Câlanémi, engage le combat avec Garouda, dont le souffle est si puissant : de ses bras il élève sa lourde massue, et il la laisse tomber, terrible, foudroyante, sur son ennemi. Vichnou lui-même admire le coup que vient de porter le Dêtya furieux. La massue a frappé la tête de Souparna, et l'oiseau, tout meurtri, est venu se reposer sur notre globe. Cependant avec des mottes de terre, des glaives, des pierres et des foudres, les Dêtyas harcelaient le grand Vichnou : celui-ci paraissait ému, incertain, et les dieux l'encourageaient par leurs louanges : « La victoire est à toi, ô dieu puissant, vainqueur de Madhou et de Kêtabha, ô toi qui jadis de ton ongle aigu as déchiré la poitrine d'Hiranyacasipou ». Leurs voix firent sortir Vichnou de sa tranquillité. Déjà les conquêtes des Dânavas proclamaient sa défaite : déjà leurs tambours avaient battu trois fois, et frappant leurs mains l'une contre l'autre, les Dêtyas sautaient dans l'ivresse de leur joie.

En voyant la chute de Souparna, en se sentant lui-même blessé, Vêcountha, les yeux rouges de colère, a saisi son disque. Il s'élance, et sa rapidité est égale à celle de Garouda. Ses bras s'étendent et touchent les dix régions. Il grandit et remplit tous les points du ciel, l'air et la terre : il grandit encore, et les mondes sont pleins de lui. A l'aspect de ce dieu qui s'élève et grossit, apportant la victoire aux Souras, les Richis et les Gandharvas font retentir les louanges du vainqueur de Madhou. Son aigrette touche au firmament, ses vêtements flottent dans les airs, ses pieds mesurent la terre, ses bras couvrent l'horizon. Il élève son disque éclatant, connu sous le nom de Soudarsana : arme terrible, incomparable, et brûlante comme le feu ; roue<sup>7</sup> fatale aux bataillons ennemis, brillante par ses mille rayons, et semblable au soleil par son éclat ; sa circonférence est d'or et tranchante comme un rasoir ; son centre est le siège de la foudre ; la terreur l'accompagne ; épouvantable instrument de mort, couvert de la moelle, des débris d'os, de la graisse, du sang des Dânavas, orné de larges guirlandes de fleurs, intelligent et docile dans la main de son maître, création immortelle de Swayambhou, exécuteur redoutable et superbe de la sentence des Maharchis irrités ; en le voyant briller, les êtres animés et inanimés frémissent, et tous ceux qui se nourrissent de la chair des cadavres poussent des cris de joie en attendant les effets des oeuvres merveilleuses de ce disque, rival du soleil.

Enflammé de colère, le dieu orné du Srîvatsa et armé de la massue montre de loin son tchakra, qui consume de son éclat immense l'éclat de ses ennemis. Il le lance, et abat de ce coup les bras de Câlanémi et ses cent têtes qui vomissent des torrents de flammes. Le Dânavas, dont les bras et les têtes viennent d'être abattus, reste sans mouvement sur le champ de bataille, et son cadavre mutilé ressemble à un arbre sans branches. Volant avec la rapidité du vent, Garouda, les ailes étendues, foule la poitrine de Câlanémi. Ce grand corps, sans tête, sans bras, tombe du ciel à travers les airs, et vient frapper la terre qui se trouble. Au bruit de sa chute, les Richis et les dieux applaudissent à Vêcountha, et tous d'une même voix célèbrent sa gloire.

Les autres Dêtyas, témoins de cette catastrophe, restèrent tous interdits : leurs bras furent comme enchaînés. Hari les prend les uns par les cheveux, les autres à la gorge, frappe ceux-ci au visage, ceux-là au milieu du corps, les brise à coups de massue, les brûle de son

---

<sup>6</sup> Voyez lecture XLI, note 20.

<sup>7</sup> Cette arme s'appelle चक्र, *tchakra*, et le *tchakra* est aussi une roue.

disque : sans respiration, sans vie, le corps tout rompu, ils tombent du ciel sur la terre. Vainqueur de tous les Dêtyas, glorieux et triomphant, Vichnou vient auprès d'Indra pour le complimenter.

Le combat de Târacâ était terminé : le maître des mondes, Brahmâ, arriva dans ces lieux avec tous les Brahmarchis, les Gandharvas et les Apsarâs, et saluant le grand Hari, le dieu des dieux lui dit : « O Vichnou, tu viens d'accomplir une grande oeuvre : par la mort des Dêtyas tu as sauvé les Souras et ramené le bonheur parmi nous. Toi seul as pu vaincre le terrible Câlânémi ; à toi seul appartient cette gloire. Ce contempteur des dieux, bravant tous les êtres animés et inanimés, attaquant les Richis, osait m'outrager moi-même. Je dois donc aussi me réjouir de ce noble exploit, par lequel tu as terrassé Câlânémi, l'émule de Câla. Reçois mes félicitations, et daigne m'accompagner au plus haut des cieux. Là, les Maharchis rassemblés célébreront tes louanges. Je me joindrai à eux, et nos voix s'élèveront de concert pour te chanter. Et par quel présent digne de toi puis-je reconnaître tes bontés, ô toi, généreux bienfaiteur, qui étends tes faveurs sur les Souras et même sur les Dêtyas, toi qui viens aujourd'hui, dans ce combat, de rendre au grand Indra l'empire des trois mondes libre et florissant ? »

Ainsi parla le divin Brahmâ ; le noble Hari répondit, s'adressant aux dieux et à Indra leur chef : « Écoutez, ô dieux qui êtes ici rassemblés avec Indra, et qui, la tête baissée devant moi, me donnez en cet instant les preuves du respect le plus religieux. Dans la bataille qui vient de se livrer, les puissants Dânavas, plus forts qu'Indra lui-même, ont tous succombé avec leur héros Câlânémi. Dans ce même combat, deux autres de leurs chefs sont aussi tombés, le fils de Virochana et le grand Swarbhânou. Indra peut donc reprendre son poste accoutumé, ainsi que Varouna. Qu'Yama retourne gouverner le midi, et Couvéra le septentrion. Que Soma revienne avec son cortège de constellations, et les visite successivement. Que le soleil, reprenant ses deux voies<sup>8</sup>, ramène tour à tour les saisons. Que les prêtres, honorant les dieux, leur présentent la part qui leur est due dans le beurre sacré. Que les Brahmanes allument les feux que prescrivent les Vèdes. Que les dieux reçoivent le saint hommage de l'holocauste<sup>9</sup>, les Maharchis celui de la prière<sup>10</sup>, les Pitris celui du Srâddha. Que Vâyou suive sa route ; qu'Agni brûle de trois manières<sup>11</sup>, et que les trois castes<sup>12</sup> fassent le bonheur des trois mondes par les oeuvres qui leur sont attribuées. Que les sacrifices soient célébrés par les saints Brahmanes, les présents offerts, suivant l'usage, par la générosité des fidèles. Que par leurs heureuses et douces influences, le soleil favorise les vaches, Soma les fluides, et Vâyou les divers souffles des êtres animés. Que les rivières, formées de l'eau qui vient des grandes montagnes, mères fécondes des trois mondes, continuent de se rendre à l'Océan. Enfin, que, délivrés de la crainte des Dêtyas, les dieux vivent désormais en sécurité. Soyez heureux, je m'en vais dans le monde éternel de Brahmâ. Cependant au sein de vos demeures particulières, dans le ciel ou dans les combats, ne vous laissez point aller à une confiance téméraire : les Dânavas sont humiliés, mais ils sont toujours en armes dans leurs sombres retraites, et ils ne resteront pas constamment en repos. Ils pourront abuser de votre droiture et de votre franchise. Mais je

---

<sup>8</sup> Le mot est *ayana* : ce sont les deux parties de l'écliptique coupée par l'équateur.

<sup>9</sup> बलिहोम, *balihoma*.

<sup>10</sup> स्वाध्याय, *swâdhyâya*.

<sup>11</sup> L'auteur désigne les trois espèces de feu, le *trêtâgni* ; ce sont, dit-on, le feu du midi, le feu domestique et le feu du sacrifice.

<sup>12</sup> Il ne parle que des trois castes de *dwidjas* ou *régénérés*. Il ne compte pas les Soûdras.

saurai déjouer les projets de cette race perverse, acharnée contre vous et forte par sa déloyauté ; et s'ils vous donnaient encore quelque crainte fondée, je viendrais à votre secours, et je vous aurais bientôt rendu la paix ».

Tel fut le discours qu'adressa aux dieux celui dont la vérité est toute la force. Comblé de gloire, Vichnou suivit Brahmâ dans son séjour immortel.

O prince, voilà le récit que tu m'avais demandé du combat merveilleux de Târacâ, livré par les Dânavas contre Vichnou.

## QUARANTE-NEUVIÈME LECTURE.

### ARRIVÉE DE VICHNOU DANS LE MONDE DE BRAHMÂ.

Djanamédjaya dit :

Que fit Vêcountha après son départ pour le monde de Brahmâ, où il accompagna ce souverain des dieux qui jadis naquit au sein des ondes ? Pourquoi fut-il conduit dans ce séjour après avoir achevé la défaite des Dêtyas et reçu les hommages des dieux ? Quelle place y occupe-t-il ? A quel exercice<sup>1</sup> s'y est-il livré ? A quelle pénitence s'est soumis ce maître suprême, essence de tous les êtres ? Pendant ce temps, comment l'univers jouissait-il de cette félicité enviée des Souras et des Asouras ? Comment se fait-il qu'il dorme à la fin de l'été, qu'il s'éveille à la fin des pluies ? Comment, placé dans le monde de Brahmâ, tient-il le timon des mondes ? O saint Brahmane, j'ai le désir de connaître, dans tous ses détails, dans toute sa vérité, l'histoire divine de Vichnou dans le ciel.

Vêsampâyana répondit :

Je te donnerai d'abord quelques renseignements sur les saints plaisirs de Brahmâ et de Nârâyana dans le séjour où ils viennent de monter. Certes, la voie de Vichnou est imperceptible, et peut à peine être connue des dieux : écoute ce que je vais t'en révéler. Ce dieu est le monde ; et les trois mondes, c'est lui-même : il comprend aussi les dieux, et les dieux dans le ciel sont encore lui. C'est un fleuve dont la pensée la plus profonde n'aperçoit point l'autre rive ; lui seul, Mâdhava, connaît les bornes suprêmes des mondes. Voici maintenant quelle fut la conduite autrefois suivie dans le séjour de Brahmâ par cet être mystérieux, dont les dieux recherchent la trace. A son arrivée dans ces lieux, où réside le père de la nature entière, Vichnou salua tous les Richis, suivant le rite qui leur est particulier. En apercevant le feu du sacrifice allumé à l'orient<sup>2</sup> par les Maharchis, ce dieu, éclatant de lumière, se joignit à eux pour la cérémonie pieuse du matin<sup>3</sup>. Il les vit honorer sa personne par les offrandes de beurre, lui donner une portion dans les sacrifices, et lui assigner la première place. Il s'établit un échange de politesses entre lui et ces Richis ressemblant à Brahmâ lui-même. Incompréhensible divinité, il parcourt ce monde éternel. Il voit les poteaux élevés dont le haut est orné d'un anneau<sup>4</sup>, et qui sont illustrés par les innombrables sacrifices des Brahmarchis. Il sent la fumée du beurre consacré, il entend les Vèdes récités par les Brahmanes : il poursuit sa visite et se mêle aux sacrifices. Les Richis,

---

1 योग, *yoga*.

2 प्राक्सवन, *prâksavana*.

3 पौर्वाहिका क्रिया, *pôrwâhnicâ criyâ*.

4 Voyez lect. XL, note 31.

les dieux et les prêtres réunis lui adressent la parole, élevant leurs bras vers lui, et tenant dans leurs mains le vase<sup>5</sup> qui renferme l'offrande de l'argha.

Tout ce qui appartient aux dieux, dépend de Djanârddana : tout ce que font les dieux est l'ouvrage du vainqueur de Madhou. Le monde que les savants connaissent pour être celui d'Agni et de Soma, Brahmâ sait que c'est Vichnou ; que Vichnou est Agni et Soma. Du lait vient la partie séreuse ; de cette partie séreuse vient le beurre : de même c'est de Djanârddana que viennent les mondes où les êtres sont en quelque sorte barattés<sup>6</sup>. Les dieux, les Vêdes et les mondes reconnaissent Hari comme étant l'âme suprême revêtue de sens et entourée des éléments. C'est Vichnou qui se renferme dans les corps, qui vivifie sur la terre et la matière et les organes des sensations ; comme c'est lui qui, dans le ciel, d'un souffle souverain pénètre et anime les dieux. C'est lui qui donne, à ceux qui sacrifient, le fruit de leur piété ; lui qui est en même temps l'offrande sacrée : esprit suprême, il tient le fil qui fait mouvoir tout le monde, et, honoré par la prière, il est lui-même la prière vivante. Les Richis lui dirent : « Salut, ô toi le premier des Souras ; dieu de lumière, toi qui portes le lotus sur ton ombilic, sois en ces lieux le bienvenu, et reçois avec nos prières les honneurs du sacrifice et de l'hospitalité. Tu es la sainteté<sup>7</sup> dans le sacrificateur, la pureté dans l'eau de l'ablution des pieds<sup>8</sup> ; tu es l'hôte que célèbre la prière, l'être à jamais ferme dans le bien. Dans le temps que tu t'occupais des combats, nos cérémonies se trouvaient interrompues : il n'y a point de sacrifice, quand Vichnou est absent. C'est de toi que doit venir le fruit de notre sacrifice qu'accompagnent les présents de la reconnaissance. C'est à toi qu'aujourd'hui s'adressent nos hommages » « Que vos vœux soient remplis », dit le dieu en honorant à son tour ces Brahmanes ; et désormais habitant du séjour de Brahmâ, il s'y livre aux plaisirs qu'y goûte ce souverain créateur.

## CINQUANTIÈME LECTURE.

### LEVER DE VICHNOU.

Vêsampâyana dit :

Ainsi le grand Hari, après avoir accueilli les hommages de ces Richis, entra dans cet asile antique et mystérieux, séjour divin de Nârâyana. Son âme était remplie de joie ; dès son arrivée, il tint conseil avec les saints personnages, baissant la tête avec respect devant l'ancien des dieux, Brahmâ, né du sein d'un lotus. En mettant le pied dans ce séjour, qui de son nom est appelé l'ermitage<sup>1</sup> de Nârâyana, le dieu quitta ses armes. A ses yeux se

---

<sup>5</sup> Ce vase porte le nom de पवित्र, *pavitra*. Nous avons vu ailleurs ce que c'était que l'*argha*, lect. XIV, note 21.

<sup>6</sup> Image familière à un peuple tel que les Indiens, chez qui la vache est particulièrement honorée.

<sup>7</sup> पात्र, *pâtra*, expression qui signifie *vase*, et en même temps *mérite particulier* (*propriety, fitness*).

<sup>8</sup> पाद्य, *pâdya*.

<sup>1</sup> Traduction littérale de नारायणाश्रम, *nârâyanâsrama*. Les fonctions des dieux sont considérées comme un exercice pieux, *yoga* ; et par conséquent Vichnou est assimilé à un solitaire renfermé dans son ermitage, *âsrama*. Dès le commencement on l'a représenté comme porté sur les eaux : cette lecture décrit son sommeil mystérieux au sein de la mer universelle. J'avoue encore une fois que je ne puis voir ici une tradition du déluge de la Bible : je n'y trouve qu'une peinture de l'inondation annuelle, qui, en couvrant la terre, arrête la végétation endormie, détruit la riante magie de la nature, mais en même temps prépare la terre à une production nouvelle. Cependant un esprit vital circule par des voies secrètes et cachées dans toutes les parties de ce grand tout, qui paraissait menacé dans son existence, et qui bientôt passe de

déployait une vaste mer, qu'entouraient les dieux et les Maharchis. Elle est enveloppée d'un nuage noir et menaçant<sup>2</sup>, et semble se confondre avec le séjour des étoiles. La profonde obscurité qui l'environne ne saurait être percée ni par les Souras, ni par les Asouras. On n'y sent l'influence ni de l'air, ni de la lune, ni du soleil : ces lieux sont éclairés par l'éclat même du dieu. Le serpent aux mille têtes<sup>3</sup>, relevant l'énorme poids de sa chevelure, s'approche et vient former la couche du grand Vichnou. Le Sommeil qui pressent la fin des mondes, arrive auprès de lui : son oeil est comme celui de Câli<sup>4</sup> ; sa forme est variable. Hari est étendu sur ce lit divin qu'entourent ses disciples et que rafraîchissent les ondes de l'Océan ; il se livre à cette oeuvre pieuse que l'on distingue par le nom d'écârnavâ(mer universelle). Près du dieu endormi, pour le salut du monde, veillent les dieux et les Richis. Du milieu de son ombilic s'élève un lotus, première demeure de Brahmâ, et brillant comme le soleil, orné de mille feuilles et couvert de fleurs. Ce chef des Mounis, tout en dormant, tient dans sa main les fils de Brahmâ<sup>5</sup>, et produit les révolutions du temps pour tous les mondes. De sa bouche et du feu de son haleine sortent les Pradjâpatis. Ces premiers d'entre les êtres, à peine nés, reçoivent leur destination de Brahmâ, s'élançant dans les quatre voies<sup>6</sup> qui leur sont ouvertes, et s'y livrent aux oeuvres d'une création destinée un jour à périr. Ni les grands Brahmarchis, ni Brahmâ lui-même ne voient ce Vichnou, enseveli dans le sommeil et environné de ténèbres. Ni les uns ni les autres ne peuvent savoir en quel lieu il dort, en quel endroit il repose sur son siège divin, quand il doit s'éveiller, quand il sommeille : ils n'aperçoivent aucune trace de cet être bienheureux, plein de lumière à la fois et d'obscurité. Les dieux peuvent bien le sentir à ses opérations merveilleuses ; mais ils ne sauraient suivre son action ou deviner sa naissance. Les anciens Richis ont autrefois chanté dans les Pourânas ces mystères qui leur avaient été révélés. Ils y racontent les oeuvres de Vichnou parmi les dieux : tous ces antiques récits s'accordent à reconnaître sa divine prééminence. Les traditions<sup>7</sup>, quelles qu'elles soient, ou tirées des Vèdes, ou transmises par les hommes, célèbrent la puissance de cet être suprême, puissance qui n'a d'autre origine que lui seul.

---

la mort à la vie : espèce de résurrection que les poètes de toutes les nations ont dépeinte, mais avec des couleurs particulières à leurs climats. Dans nos contrées, c'est un vêtement de neige et de glace qui couvre la nature : dans l'Inde, où le Gange débordé inonde les campagnes, c'est une mer universelle, *écârnavâ*, qui précède la création du printemps, comme elle succède aux chaleurs de l'été.

- 2 Le mot du texte est *सम्बर्तक*, *samvartaka*, qui désigne ordinairement le bouleversement général de la fin du monde. C'est donc ici un nuage pareil à ceux qui doivent accompagner la dernière catastrophe.
- 3 Le poète désigne ici le grand serpent Sécha, connu aussi sous le nom d'Ananta, et qui soutient la terre sur une de ses mille têtes.
- 4 Câli, déesse de la destruction, dont le nom signifie *noire*. On peut observer du reste que ce Sommeil (*nidrâ*, nom féminin), est lui-même la déesse Câli. Voyez la lecture LVII.
- 5 Vichnou, dans la lecture précédente, est représenté sous la figure d'un directeur de petits spectacles, qui tient les fils par lesquels ses acteurs sont mis en mouvement : il est appelé *Souâtradhâra*, nom que l'on donne au directeur d'une troupe de comédiens, qui semble aussi tenir le fil de l'intrigue d'un drame. Une autre comparaison bien connue nous montre Brahmâ comme l'araignée qui tire son fil d'elle-même, et qui ensuite le reprend et le renferme dans son corps. C'est sous l'impression de cette idée que j'ai traduit ce passage : peut-être aussi le sens en est-il bien plus simple, et l'auteur a-t-il voulu dire que le dieu a *la main élevée sur son cordon brahmanique* *ब्रह्मसूत्र*, *brahmasoûtra*.
- 6 Je crois que l'on désigne ici les quatre points cardinaux, qui sont les postes assignés aux Pradjâpatis. Peut-être aussi fait-on allusion aux quatre castes qu'ils doivent perpétuer.
- 7 श्रुति, *sroutî*.

Quand le moment de la naissance des mondes est arrivé, celui qui est la source immortelle de la nature, le vainqueur de Madhou, s'éveille pour la perte des Dânavas. Au fond de cet asile où les dieux ne peuvent l'apercevoir, il s'était endormi à la fin des chaleurs ; il s'éveille à la fin des pluies, ce dieu impérissable, ce Vichnou qui est à la fois les sacrifices, les Vèdes, les cérémonies et la voie du sacrifice. Tandis qu'il dort, l'oeuvre du prêtre, sanctifiée par la prière, a dû cesser entièrement. Quand le règne<sup>8</sup> de l'automne est fini, il sort de ce sommeil, pendant lequel le roi des nuages, Indra, a supporté le cercle des saisons et rempli les fonctions de Vichnou. Dès que ce sommeil mystérieux commence, cette magie intérieure et terrestre qui transforme sans cesse le monde, devient funeste et terrible : elle est alors pour les protecteurs de la terre comme cette nuit qu'on appelle la nuit de Câla<sup>9</sup> ; revêtue de ténèbres, elle vient détruire et la nuit et le jour, elle enlève à tous les êtres qui respirent sur la terre la moitié de leur vie. On frémit à son approche ; personne ne peut supporter sa mortelle influence : l'homme qu'elle accable ressemble à celui qui se sent submergé dans la mer. Ce sommeil n'est point celui qui surprend quelquefois les mortels à la suite d'un repas ou du travail : ce n'est point celui que la nuit apporte au monde. Le sommeil dont nous parlons ici exténue les êtres affaiblis par les rigueurs du jeûne, et les livre sans défense à la mort. Parmi les dieux, c'est en Nârâyana que repose cette magie qui fait et défait la nature visible, magie merveilleuse, amie du dieu qui détruit tout, et produite de son corps. C'est elle qui, brillante comme la beauté à l'oeil de lotus, apparaît sur la face de Vichnou, et, séduisant tous les êtres, consume en peu de temps les mondes. C'est elle alors qui, pour le bien de la terre doucement humectée, se dispose à recevoir la semence féconde, pareille à la chaste épouse qui attend les embrassements de son époux.

Ainsi, plongé au sein de ce sommeil, dans l'ermitage de Nârâyana, Vichnou reposait, tout en travaillant à la propagation du monde. Ce sommeil a duré mille ans<sup>10</sup> : déjà le Crita et le Trêtâ sont finis, le Dwâpara<sup>11</sup> est arrivé à la fin de sa révolution, quand, voyant le désastre des mondes, le dieu de lumière s'éveille à la voix des Maharchis.

« Sortez, lui disaient-ils, de ce sommeil dans lequel vous semblez vous plaire naturellement, et qui presse votre front comme une guirlande agréable. Les dieux et Brahmâ aspirent à vous voir. Ces Richis habiles dans la science divine, parfaits dans les oeuvres de pénitence, occupés à chanter les hymnes sacrés, implorent votre secours, ô Hrichikésa. Âme de la nature, source de la vie, ô Vichnou, écoutez les voix suppliantes de la terre, du ciel, du feu, de l'air et de l'eau. Les sept Richis, des sphères qui leur sont assignées, vous adressent leurs chants divins.

Levez-vous, ô Dieu brillant de lumière, dont l'oeil ressemble à la fleur du lotus, levez-vous ; la tâche des dieux est maintenant trop lourde, et votre secours devient nécessaire ». Aussitôt Hrichikésa, qui vient de répandre partout des semences de création, fendait les ténèbres qui l'enveloppent, se lève resplendissant de gloire et de richesses. Il aperçoit tous

---

<sup>8</sup> Le mot que j'ai rendu ainsi est यज्ञ, *yajna*, qui signifie *sacrifice*. L'esprit religieux ne voit que des sacrifices dans l'exercice des fonctions des dieux, dans la succession des saisons, dans tous les phénomènes de la nature.

<sup>9</sup> En sanscrit, कालरात्रि, *câlarâtri*. Ainsi s'appelle une nuit particulière, qui arrive le 7e jour du 7e mois de la 77e année, laquelle semble devoir être ordinairement la dernière de la vie humaine. Celui qui passe ce terme est exempt de toute observance religieuse. On appelle aussi cette nuit *bhîmarathî*.

<sup>10</sup> Ces mille ans sont peut-être une saison, ou plutôt un douzième de l'année commune, que le poète, par une exagération de calcul, représente comme une révolution de douze mille ans.

<sup>11</sup> Ce sont là les noms des trois premiers âges ou *yugas* : le quatrième est le Cali, qui, à l'époque des événements qu'on va raconter, n'était pas encore commencé.

les Souras rassemblés avec Brahmâ ; leur trouble est visible, et ils semblent vouloir lui parler en faveur du monde. Hari, les yeux encore fatigués par le sommeil, adresse aux dieux un discours où règne l'amour de la vérité et de la justice : « O dieux, d'où vous vient cette inquiétude ? quel est le motif de vos alarmes ? que désirez-vous ? quel besoin avez-vous de mon secours ? Certes, le monde n'a rien de bon à attendre des Dânavas. Je veux connaître sans retard la cause de la souffrance des mortels. Je quitte la couche où je dormais entouré des Brahmanes, et je viens vous demander ce que je dois faire pour votre bonheur ».